

# Le Samedi

VOL. II. — NO. 24.

MONTREAL, 22 NOVEMBRE 1890

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO, 5 CTS.

## SINGULIERS GOUTS



*Luce.*—Crois-tu que ça va faire un beau collier pour quand Jack viendra jouer !  
*Alice.*—Maman dis que tu es bien trop grande pour jouer avec les petits garçons.  
*Luce.*—Je ne sais pas ; plus je grandis, plus j'aime cela.

# Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU Foyer DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. -- Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NYVÈLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 22 NOVEMBRE 1890.

## CHASSE-SPLEEN

Qui ne paie bien, ne prie bien.

L'homme propose et la femme pose.

L'homme qui hésite évite souvent une perte.

Si tu veux réussir, ne confie pas tes projets aux oiseaux.

Le succès n'arrive jamais sans qu'on l'ait spécialement invité.

Les amis de l'homme ruiné ont tous la vue bien courte sur la rue.

Chose extraordinaire, ce n'est pas par la langue qu'une chaussure se fait entendre.

Il y a des gens qui sont ennemis de tous les conseils qu'ils ne donnent pas.

Si l'amour de l'argent, artiste, est ton mobile, l'art jaloux t'abandonne et te laisse inhabile.

L'homme brûle d'aimer, la femme d'être aimée : Leur accord est bientôt affaire consommée.

L'homme reçoit en proportion de ce qu'il donne ; quoique ça ne lui revienne pas par le même chemin.

Tout bienfait qui n'est pas cher est odieux ; c'est une relique ou un os, on l'enchâsse ou on l'enterme.

Celui qui traverse la vie en misanthrope, s'aperçoit un jour que son existence a été plus troublée qu'heureuse.

Une jeune fiancée qui s'était levée à 4 heures du matin le jour de ses noces écrivait à son amie qu'elle s'était réveillée de bonheur.

Le bonheur est comme un croissant : le cercle n'est jamais complet : les pointes se rapprochent mais ne se rencontrent jamais.

C'est quand on est mal pris dans une affaire qu'on songe combien il aurait été facile de ne pas se laisser prendre, si on y avait pensé.

Les commis épiciers peuvent naturellement faire partie des clubs d'hommes gras ; ils pèsent plus que n'importe quels autres hommes d'affaires.

Comme les conducteurs des chars urbains se rappellent le sort de cette pauvre madame Loth, ils ont décidé de ne jamais regarder en arrière.

Madame Maggie Ellis, une mulâtresse de Chattanooga, Tenn., est la mère du plus petit bébé connu, il ne pèse que trente-et-une onces.

Un officier public de Montréal porte un chapeau de paille qu'il a acheté en 1854. C'est lui qui s'est trouvé neuf fois à la dernière mode.

Depuis que la chiropodie est devenue un art, les poètes n'osent plus parler de pieds ; il craignent qu'on ne se trompe sur la mesure de leur talent.

Quand on fait la lecture spirituelle pendant le coucher, dans les collèges et les couvents les élèves ne peuvent s'empêcher de penser au ciel de lit à lit.

"Vous voulez savoir ce que c'est que la conscience disait un philosophe c'est ce sentiment intime qui nous avertit que notre voisin a fait quelque chose de mal."

Le sort rendra toujours l'homme ingrat, quoi qu'il fasse ;  
Si grands que soient ses dons notre vœu les surpasse.

"Vous avez trop de saints pour les paroisses de la Province de Québec, disait un Canadien américanisé. Chez nous il n'y en a que trois : Saint Albans, Saint Tréfall (Centre Falls) et Saint Ratoga (Saratoga).

Un politicien a été pendant la dernière campagne, mordu au nez par un rat d'eau. Il vient de trépasser, après une longue maladie, dans une attaque de *delirium-tremens*. C'est du rat dont il s'agit.

Dans l'Etat du Missouri les lois sont très accomodantes. On peut se marier, divorcer et se remarier dans l'espace de trente et un jours. Quel chatiment, par contre ! Deux belles-mères en 31 jours !!!

## UNE CLEF BOUCHÉE



—J'ai oublié d'arroser ma clef ; elle a rictifié ; passe tout droit dans l'herrure.

## A UNE FIANCÉE

(Pour le SAMEDI.)

Elle était brune comme vous,  
Celle dont les yeux fins et doux  
Me laisserent l'âme blessée  
Pourtant mon cœur n'est pas jaloux  
Du bonheur de la fiancée.

Honte à ceux qu'aigris la douleur !  
Je n'ai rien d'elle qu'une fleur ;  
Mais, quand un couple d'amants passe,  
Je dis au bon Dieu : Rendez-leur  
En félicité ma disgrâce.

Bien qu'il soit de vous séparé,  
Votre ami se sent désiré ;  
Il est triste comme vous l'êtes,  
Moi, j'ignore s'ils ont pleuré,  
Vos charmants yeux de violettes.

Qu'on vous aime comme jamais ;  
C'est le vœu que je ne permets,  
Le secret que je vous confie ;  
J'ai de la peine pour jamais ;  
Soyez heureuse pour la vie !

L. A. B.

Louiseville, Nov. 10, 1890.

## TOUS ENLEVÉS

*Blaguafroid.*—Est-ce que votre discours a été bien reçu, hier ?

*Belle-platine.*—Je vous crois, mon éloquence a enlevé l'auditoire.

*Blaguafroid.*—Oui, enlevé jusqu'au dernier ; il n'y avait plus personne quand vous avez cessé de parler.

## MANQUE D'ETIQUETTE

*Boulau.*—Heu ! peu de monde à l'enterrement du docteur.

*Roulau.*—Pas étonnant ! c'est à peine si un ou deux de ses clients lui survivent.

*Boulau.*—Tant mieux, il va se refaire une clientèle dans l'autre monde.

*Roulau.*—C'est contre l'étiquette professionnelle de courir après la clientèle de cette manière là.

## PLAIDOYER DE COMPENSATION

*Entendu à l'hôtel Payette.*

*Un voleur.*—Je me demande s'ils ont pincé Joe.

*Une couleur.*—Pas encore, et ils ne l'attraperont jamais. Il a une théorie, Joe ; chaque fois qu'il enlève un cheval il enlève la femme du propriétaire avec. Il prétend que ça fait paraître douce au mari la perte du cheval ; et, de fait, personne ne l'a encore fait poursuivre.

## DIFFICILE A OBTENIR

*Scène.* Un des bars les plus fréquentés de Montréal.

*Client âgé (entrant).*—Veuillez me donner un verre d'eau ?

*Commis de bar (froideur).*—Un, quoi ?

*Client.*—Verre d'eau, s'il vous plaît.

*Commis.*—Rien autre ?

*Client.*—Non, rien.

*Commis.*—Rien du tout ?

*Client.*—Non, rien du tout, je ne désire qu'un verre d'eau.

*Commis.*—D'eau pure ?

*Client.*—Simplement.

*Commis.*—Chaude ou froide ?

## RÈGLE INVARIABLE

*Jeune mère.*—Que dois-je donner à Bébé, docteur ?

*Docteur.*—Rien que du lait, et d'une seule vache encore.

*Jeune mère.*—Et moi que dois-je prendre ?

*Docteur.*—Pour le moment quatre à cinq œufs frais par jour.

*Jeune mère.*—Est-ce qu'il faut qu'ils soient aussi de la même poule ?



LES PETITES CONTRARIÉTÉS LITTÉRAIRES

(Pour le SAMEDI)

Personnages : MADAME ET MONSIEUR.

Le repas est fini.

Madame.—Tu n'as absolument rien fait ce mois-ci, et je ne vois que trop que notre boucher en profite.

Monsieur, (poète en fonction). — Le boucher ? Le boucher ?

Madame.—Oui, le boucher. Ne sais-tu donc pas que le facteur est son frère ? Eh bien ! quand tu es quelques jours sans recevoir ton journal, il nous sert immédiatement de la *ronde* pour du *tenderloin*, sachant bien que je n'oserai pas me plaindre, de peur qu'il ne m'envoie mon compte. Et voilà plus d'un mois qu'il nous sert de la sorte.

Monsieur, (dégouté). — Pshaw !

Madame, (faisant semblant de ne pas entendre). — Cela semble aussi blesser les susceptibilités de notre laitier.

Monsieur. — Qu'est-ce que les susceptibilités d'un laitier ont à faire avec la poésie ?

Madame.—Beaucoup, je te l'assure. Nous lui devons cinquante sept pintes, moins une qui était tournée, quoiqu'il prétende le contraire ; mais je dis qu'elle l'était, à preuve que le chat n'en voulait pas.

Monsieur, (avec impatience). — Oh ! de grâce, mais donc !

Madame.—Cela fait de la peine au laitier de te voir à rien faire, quand tu devrais composer au moins une vingtaine de vers par jour, pour aider à régler son compte. Tous les matins, il me demande si tu as fait un sonnet, ou le moindre petit morceau de poésie, et lorsque je me vois forcée de lui avouer la vérité, les larmes lui viennent aux yeux.

Monsieur. — Quelle bêtise !

Madame.—Notre épiciers reçoit malheureusement ton journal. Chaque fois qu'il paraît sans un morceau de ta composition, il envoie immédiatement son commis collecter le compte du mois, et il ne lui permet même pas de nous laisser la cruche à melasse. Cela est arrivé deux ou trois fois.

Monsieur, (se levant avec colère). — Madame !

Madame, (sans se déconcerter). — Tu as grand tort de t'en être fait un ennemi en lui refusant

le pauvre petit acrostiche qu'il te demandait... acrostiche, si je me rappelle bien, pour annoncer une nouvelle recette de cornichons en conserve. (Monsieur, visiblement enragé). Depuis ce jour, le beurre se ressent de sa mauvaise humeur.

Monsieur, (au dernier degré d'irritation). — Ouf !

Madame.—Et te voilà, n'essayant pas même de travailler.

Monsieur, (piteusement). — Mais je ne le peux pas. Tu ne m'en donnes pas le temps.

Madame, (surprise). — Le temps ? mais je n'interviens jamais, à moins qu'il n'y ait quelque chose d'absolument important à faire. Lundi, par exemple, il a bien fallu poser le tapis de la salle à diner. Mardi, il a fallu laver les chassiss, et mercredi, notre cochon s'est échappé.

Monsieur, (d'un air de triomphe). — Et c'est aujourd'hui jeudi ; comment donc pouvais-je trouver le temps de travailler ?

Madame, (parfaitement calme). — Qu'est-ce qui t'empêchait, mercredi, de penser à quelque bon sonnet ou rondeau, pendant que tu courais après le cochon ? Assurément, tu as été absent assez longtemps pour cela.

Monsieur, (au désespoir). — Oh ! misère des misères ! la vie m'est à charge ! (Se frappant le front). Jupiter ! une idée, je la composerai en vers Alexandrins. Où est mon dictionnaire des rimes... vite, ou je perds l'inspiration. (Il court partout, ramasse tout ce qui lui tombe sous la main et se jette sur une chaise).

Madame, (nullement troublée). — Ah ! tu as commencé ? c'est très bien cela ; seulement tu as posé ton dictionnaire sur les confitures. Maintenant, écoute-moi bien, et tâche de te rappeler que nous manquons de savon mou. Il faut, en conséquence, que tu arrêtes le savonnier, lorsqu'il passera.

Monsieur, (piochant dur). — Un, deux, trois, quatre, cinq, six vers ; maintenant pour le septième. Et la rime qui ne vient pas !! Où donc est mon dictionnaire ?

Madame, (du dehors). — As-tu vu le savonnier ? Je crains qu'il ne vienne pas ce matin.

Monsieur, (fiévreux). — Oh ! fiche-moi donc la paix ! Elle vient de me faire oublier la rime.

Madame, (du dehors). — Je veux que tu descendes en ville bien vite, et il faut que tu prennes de suite la commande : Deux livres de poisson et dans la bonne partie.

Monsieur, (furieux). — Madame, si tu ne te tais pas, je... alors, mon septième vers sera... mais la rime me paraît un peu hasardée.

Madame, (du dehors). — Une pinte de pois. Entends-tu ?

Monsieur, (pétulant de colère). — Si j'entends ? Que ne suis-je né sourd et toi muette ! (Se remettant au travail.) Après tout, ce vert est assez passable, et je l'adopte. Passons au suivant.

Madame, (du dehors). — Et si tu rencontres le docteur, tu lui demanderas si l'éruption sur le bras du bébé est dangereuse, et si je ne ferais pas mieux de lui mettre un cataplasme de graine de lin ?

Monsieur. — Oui, oui, oui. Oh ! pour l'amour, reste donc tranquille. (Réfléchissant). Ce vers a un pied de trop ; il faut que je trouve un mot avec une syllabe de moins ; mais comment le trouver ? Recourons encore une fois au dictionnaire et voyons les syno...

(En ce moment, madame se précipite, comme une avalanche dans la maison en criant de toutes ses forces). — Dieu du ciel ! le voilà qui passe, le savonnier ? Arrive donc, nigaud, et aide-moi à crier. C'est le savonnier !... Hé ! é-é-é !... Hello ! o-o-o !... Inutile, inutile ! Il part, il est parti !

Monsieur, (au comble du désespoir). — Mon inspiration aussi, madame ! Oui, partie, partie pour toujours !

Madame, (reprenant ses sens). — J'en suis bien fâchée, et le laitier le sera encore davantage ; mais puisque ton inspiration est partie...

Monsieur. — Eh bien !

Madame, (avec son bon sens habituel). — Tu feras mieux de partir aussi, et d'aller me chercher deux livres de poisson dans la bonne partie !

## DANS LE TRAMWAY

(Pour le SAMEDI.)

L'autre jour, une dame, en toilette des plus ébouriffantes, hèle un char de la rue St-Denis, et y monte avec deux amies. Elle s'assied sur le seul siège vide et s'adressant de son ton le plus calin à son voisin de gauche, elle le prie d'être assez bon pour lui obtenir du conducteur la monnaie de vingt-cinq centins.

Le monsieur se tire avec mille difficultés de l'étroit espace où l'avait confiné le nouvel arrivage et va, avec la meilleure grâce du monde, s'acquiescer du gracieux message.

A peine a-t-il laissé son siège que les deux amies s'en emparent et forcent les voisins de se serrer comme des sardines.

Le monsieur revient bientôt avec la monnaie qu'il présente à la dame en lui demandant combien de cinq centins elle désire mettre dans la boîte.

— Mais, pas un, lui répond poliment la dame ; c'est pour mes bonnes œuvres.

Tous les voisins s'aperçoivent du truc monté pour escamoter le siège du gentleman ; les uns sourient, d'autres font la grimace, selon qu'ils considèrent que la dame a voulu plaisanter ou monter une affaire.

— Le Monsieur ne semble pas se rendre compte d'abord de l'hilarité générale et s'accroche aux courroies comme si tout s'était passé de la manière la plus convenable.

Quelques minutes après, cependant, on le voit plonger ses mains dans les poches de son habit ; il les examine l'une après l'autre et paraît être dans la consternation. Enfin il semble prendre un parti décisif et se tournant du côté de la dame :

— Madame, excusez-moi, mais je crois que vous êtes assise sur quelque chose qui m'appartient.

— Est-ce possible ? et elle se lève comme poussée par un ressort, soupçonnant qu'elle ombra-geait sa pipe ou sa blague à tabac.

A peine a-t-elle laissé son siège que le monsieur s'en empare en lui faisant remarquer de la manière la plus aimable :

— Oui, Madame, vous étiez assise sur le siège qui m'appartenait.

Pendant que les voyageurs se permettaient de rire à gorge déployée, madame, dont le visage était cramoisi, tirait les cordons à tout briser, pour descendre au premier endroit venu.

Le reste du voyage s'est accompli au milieu de l'hilarité générale.

## NOS CHÉRIS



*La mère poussant un cri.*—Mimi, que fais-tu là? Mon petit Moïse à l'eau!... Il se noie!

*Mimi.*—Ce n'est pas pour cela, maman; c'est pour qu'il fasse un grand homme comme l'autre Moïse, la... tu sais...

## LES DÉCEPTIONS DANS L'INDUSTRIE DU TABAC

(Pour le SAMEDI)

Il n'y a peut-être pas au monde de commerce qui se prête mieux aux déceptions et à la fraude que celui du tabac, et quoique les manufacturiers de renom s'abaissent rarement à une telle supercherie, néanmoins, il ne manque pas de places où l'on trouve des fournisseurs pour ce genre de commerce.

Le plus souvent, la chose se fait lorsque le marchand a reçu sa consignation de la manufacture avec laquelle il fait affaire.

Ainsi, il est bon de mettre une pomme de terre dans le pot au tabac pour l'empêcher de sécher; mais on peut rendre le tabac plus pesant, par l'emploi tout bonnement de ce tubercule si familier; ce qui se fait en râpant la patate dans le mélange, et la pesanteur d'une bonne grosse pomme de terre ajoute considérablement à la pesanteur du tabac.

La mélasse et la glycérine sont aussi très en vogue, surtout la dernière. Le marchand de tabac rusé mêle la mélasse au tabac avec le plus grand soin et la fraude est facilement commise.

Il va sans dire que dans les ports de mer, les marchands de tabac reçoivent souvent la visite de gens qui ont réussi à débarquer du tabac en contrebande; cependant ces marchands ne traitent jamais d'affaires directement avec les contrebandiers eux-mêmes.

Le contrebandier entre dans le magasin et achète sa demi once de tabac, et lorsqu'il est parti, chose remarquable! le marchand trouve sur son comptoir un petit paquet de papier brun. Rien de plus pressé que de couper le fil de l'ouvrir, et, mystères des mystères, il trouve du tabac véritable. La personne, qui a oublié bien à dessein ce petit paquet, revient au bout de quelques jours et y attache une grande importance.

Dans presque tous les ports de mer, ce genre de trafic est parfaitement connu, et compris. Les feuilles sèches de la rhubarbe ne sont pas à dédaigner. Elles forment un adjoint à bon marché et méconnaissable dans un paquet de l'article véritable.

On drogue le tabac à priser de toutes sortes de manières. On connaît des individus qui écrasent le verre en poussière fine, pour rendre le tabac plus pesant. Ils l'ont vendu à des priseurs de longue date, et les acheteurs ont déclaré n'en avoir jamais prisé de meilleur.

Vous pouvez falsifier le tabac à priser avec n'importe quoi de mou. Les balayures des comptoirs des marchands de tabac ou même du plancher sont souvent jetés dans les canistres du tabac en poudre.

Les fumeurs ont-ils jamais remarqué, lorsqu'ils achètent un cigare, avec quelle sollicitude le marchand les invite à en couper le bout dans une machine

qu'il tient à cet effet sur le comptoir? Ces petits bouts lui rapportent trente sous la livre. Ils sont moulus et présentés de nouveau aux clients sous forme de tabac en poudre.

Et la pauvre cigarette! à quelle duplicité ne donne-t-elle pas lieu?

Très peu de ces cigarettes, surnommées égyptiennes, viennent du pays du Khédive. Elles sont manufacturées un peu partout. Sur le papier mince qui les entoure, sont souvent gravés des noms égyptiens, et si vous pouviez jeter la vue dans une des chambres où on les fabrique, vous verriez des hommes et des jeunes filles, qui roulent ces cigarettes, comme l'éclair. Il n'est pas rare de trouver des jeunes filles qui en roulent cinq ou six à la minute, et quelques-unes mêmes sont si adroites qu'elles les roulent à la main.

Mais la manière de disposer de la manière de la poussière du tabac à cigarettes, mérite une mention spéciale.

On prend un long tube de papier de la grandeur précise des cigarettes que l'on se propose de manufacturer. Le papier mince est placé en dedans de ce tube. On pousse alors au fond au moyen d'un petit bâton, un bon morceau de tabac, puis on introduit la poussière et ainsi de suite, du tabac et de la poussière jusqu'à ce que le tube soit plein. On coupe alors selon les longueurs voulues et l'acheteur de ces cigarettes voit du bon tabac à chaque bout. Puis il en allume une, mais il n'en

## NOS CHÉRIS



*La mère.*— Henri, il ne faudra pas que tu restes dans le salon, quand le fiancé d'Adèle arrivera.

*Henri.*— Il n'y a pas de danger, maman; j'ai bien trop peur à la noirceur.

a pas fumé le quart qu'il rencontre la poussière et alors il lui faut jeter sa cigarette avec dégoût.

Mais les ruses auxquelles ont recours les marchands de cigares, pour faire connaître leurs marchandises, sont des plus multiples et des plus comiques.

Tout récemment, un membre de la haute aristocratie fut des plus surpris de voir étaler dans une vitrine bon nombre de boîtes, remplies de cigares, qui paraissaient réellement excellents, et au-dessus une pancarte des plus enjolivées, avec cette inscription: "Milord... fume ces cigares. Il dit que ce sont les meilleurs qu'il ait jamais eues."

Sa seigneurerie en était dans l'étonnement, et il voulut savoir à quoi il devait attribuer une faveur si inattendue et, à son point de vue, d'un si mauvais goût.

On finit par découvrir que le manufacturier avait soudoyé le secrétaire de ce grand personnage pour l'induire à fumer un de ses cigares.

Milord prit un jour sur sa table de travail, par pur accident, un de ces cigares, et se servit tout bonnement, en les fumant, de l'expression, qui sert si bien de réclame au manufacturier.

Cette manière d'introduire les cigares dans les cabinets de la pipe de ceux qui peuvent payer un gros prix, est souvent mise en pratique.

Une ruse des plus ingénieuses a tout récemment été mise au jour.

Un monsieur de bonnes manières, de mine aristocratique et doué d'une dose de confiance illimitée, en fut le héros. En habit de soirée, son linge étant d'une blancheur irréprochable. Il se rendit en voiture à la demeure d'un homme du grand monde, très en renom, où se réunissait ce soir-là la crème de la crème du monde fashionable.

Un valet, en grande livrée, lui ouvrit la portière il traversa d'un pas majestueux une série de salles illuminées à profusion, se présenta au grand salon de réception, se mêla aux invités et tout en conversant avec les plus notables, trouva moyen de leur glisser une douzaine ou deux de cartes, portant les mots significatifs:

"Les cigares de Messieurs... sont les plus re-

cherchés dans le marché. Des échantillons vous seront envoyés, si cette équipée réussit admirablement. La curiosité était éveillée. Les échantillons de cigares promis le lendemain, furent envoyés à chacun de ceux qui avaient reçu ces cartes, et le marchand fut récompensé de son esprit d'entreprise, par un grand nombre de commandes.

Outre le côté comique de la question, il y a celui qui frise l'escroquerie.

Il n'y a pas bien longtemps, les portes de la prison se fermèrent sur quelques personnes pour s'être servies de boîtes faussement étiquetées.

On pratique, néanmoins, aujourd'hui ce jeu plus que jamais. Du reste, c'est facile. Ils se procurent un grand nombre de boîtes vides et sur lesquelles ils collent des étiquettes semblables en tous points aux marques des cigares de haut prix.

Lorsque les boîtes sont préparées de manière à tromper le plus fin connaisseur, elles sont remplies de cigares infimes, des moins propres à fumer, et le profit, ainsi réalisé, est énorme. Les marchands de tabac ont avoué que, pendant longtemps, ils étaient incapables d'empêcher ces vols dans le commerce des cigares.

Un marchand des plus en renom m'a avoué, avec la plus parfaite franchise, qu'il était presque impossible de se procurer un cigare vert dans toute l'Angleterre. Un cigare vert est celui qui n'est pas venu à maturité.

Il prit, dans un coin du magasin, un petit arrosoir, du genre de ceux dont se servent les jardiniers pour arroser les plantes délicates.

—Voici comment je fais, me dit-il : Je prends un certain nombre de cigares ordinaires et je les arrose délicatement. Cette opération les rend humides au toucher et lorsque l'acheteur arrive pour les palper, il trouve le cigare mou et flexible et pas trop sec et il le fume avec le plus parfait contentement, croyant avoir acheté un cigare frais ou vert.

Encore une imposition d'un autre genre dans cette branche d'industrie, qui n'est pas à dédaigner, surtout par les prêteurs sur gages : c'est la manière de culotter les pipes dites d'écumé de mer, de manière à faire croire qu'elles ont été fumées pendant des années. On opère par des procédés chimiques : la chaleur et une quantité abondante de suif. La pipe est plongée dans une préparation chimique, à laquelle on met le feu, puis en la retirant on frotte pour faire pénétrer la graisse à travers les pores.

Il faut toutefois rendre à ceux qui se servent de ces moyens trompeurs, la justice de reconnaître que sa couleur artificielle est durable.

Nul n'a encore réussi à se créer une réputation de culotteur, comme celle d'un individu connu sous le sobriquet de *Colouring Sammy*.

Cet individu achète des étuis boîtes à combinaisons, renfermant des pipes et des porte-cigares et cigarettes. Il use un peu ces étuis en dehors et en dedans, pour leur donner l'air d'avoir déjà servi.

Par un procédé, connu de lui seul, il réussit à les culotter d'une manière admirable.

C'est surtout parmi les étudiants et gradués des grandes universités et écoles de Londres et d'alentour qu'il exerce son métier et les cas ne sont pas rares où il a vendu pour \$5.00 et même jusqu'à \$10.00, des pipes qui ne lui coûtaient que la bagatelle de vingt-cinq ou cinquante centins.

### SINGULARITÉS DE LA FEMME

(Pour le SAMEDI)

La femme, lorsque le temps est beau, reste d'ordinaire à la maison, mais s'il vente très fort ou s'il pleut, elle passe en revue vingt-cinq magasins dans une après-midi.

Pendant vingt ans, elle tempête contre cette coutume barbare de se percer les oreilles, et en fin de compte, si elle entrevoit la moindre possibilité de se procurer des pendants d'oreilles en diamant, elle aura le courage de se les percer avec une broche à tricoter.

Elle mettra deux bonnes heures à faire sa toilette et elle rentrera pour le moins trois fois chez elle avant d'aller faire visite chez madame, qui demeure à deux pas ; et le lendemain, si son mari lui annonce à l'improviste que ses affaires l'appellent à New-York et qu'il serait heureux de l'amener, elle mettra sa brosse à dents et son porte-monnaie dans une poche, buttonnera ses gants et son manteau sur le char urbain et elle se rendra à la gare trois quarts d'heure avant le départ du train.

Elle peut renverser le café sur la nappe blanche et sourit tout de même d'un sourire angélique, s'il y a de la visite ; mais lorsque la famille sera seule, elle tempêtera bravement si le pauvre mari a le malheur de poser le couteau à dépecer sur la table.

Elle reprend avec une habileté rare le moindre accroc à ses gants, et elle se promène des jours entiers, avec une jupe déchirée.

Elle peut tenir quarante sept épingles dans la bouche, et donner au garçon-épicer une commande à remplir le panier du marché et le vaisseau au lait.

Elle rit parce que les demoiselles Smith portent des chapeaux hors de saison et elle verse des larmes d'attendrissement parce qu'elle connaît quelque pauvre petit malheureux qui n'a pas le moyen de s'acheter un pardessus d'hiver.

Elle arrangera un mouchoir de soie autour

d'un cadre avec tant de grâce que les hommes seront forcés de l'admirer ; mais, pour rien au monde, elle ne pourra faire un simple nœud de cravate.

Elle se promènera à pied à la pluie pour sauver cinq centins et elle donnera vingt-cinq centins au premier pauvre qu'elle rencontrera.

Elle passera en revue tous les tapis de la maison avec un linge mouillé et une brosse à la main ; elle sortira dans la rue avec une tache noire sur le nez.

Elle donnera une série de lectures admirables sur l'histoire, les coutumes, etc., des Romains, et elle se perdra s'il lui fallait voyager seule de Montréal à St. Lin.

Elle lira un essai sur la manière brutale dont nous nous conduisons envers les pauvres sauvages, mais elle fermera sa porte à double tour, si elle voit approcher un pauvre colporteur.

Elle fait cuire un bifteck et s'imagine que son cher petit mari le mangera.

En somme, elle est tout-à-fait adorable, et elle le sait.

### LES PRESCRIPTIONS DU DOCTEUR NEFAUTPAS

(Pour le SAMEDI)

Il ne faut pas demander de remèdes à un pharmacien, à moins que vous n'habitiez une ville où la loi de prohibition est en force.

Il ne faut pas porter des vêtements pesants en été, à moins qu'ils ne soient percés aux genoux et aux coudes.

Il ne faut pas mettre la viande et les végétaux dans la même glacière, à moins d'avoir les deux.

Il ne faut pas surcharger son estomac, excepté lorsqu'on est invité à dîner chez un ami.

Il ne faut pas négliger de faire examiner ses dents et son porte-monnaie, au moins une fois tous les trois mois, par le dentiste.

Il ne faut pas s'écarter les dents avec des épingles ni avec le tisonnier.

Il ne faut pas manger ou boire chaud et froid à la fois. Si vous commencez par du *Hot Scotch*, que vos vivres soient chaudes.

Il ne faut pas que les ténèbres règnent au salon, excepté dans le cas de jeunes amoureux à leurs premiers essais.

Il ne faut pas se fatiguer à travailler pendant les chaleurs si vous êtes capable de supporter cette privation.

### UNE DÉCOUVERTE CULINAIRE

Il dépeçait à table et il crut qu'il serait de bon goût de dire un mot agréable à sa voisine de droite, une belle ange au regard langoureux.

—Comment aimez-vous Beethoven, demanda-t-il à tout hasard ?

—Bien cuit, répondit-elle sans hésiter.

## LA THEORIE DE L'EVOLUTION



LES CONSÉQUENCES DU SURMENAGE.

## UN SAC SATYRIQUE



*M. Rastoult.*—En voilà une fameuse!  
*Garçon d'hôtel.*—Vous a-t-on brisé quelque chose, monsieur?  
*M. Rastoult.*—Non; mais avant de partir j'ai donné la volée à mon garnement d'enfant, et je ne me rendais pas compte pourquoi il ne pleurait pas. Maintenant, je le sais. Nous avons six brosses à cheveux et dix peignes à la maison. Les voilà tous dans mon sac.

## LES DEUX TICTACS

Elle avait un bon cœur, mais coquet, mais volage,  
Car un matin, hélas! son amour s'est lassé,  
Et depuis ce moment, songeant à son image,  
J'évoque très souvent les beaux jours du passé.

Et lorsque je m'attarde à ce souvenir tendre  
Qui me ramène aux jours d'extase et de bonheur,  
Dans mon triste logis deux bruits se font entendre :  
Le tic tac de ma montre et celui de mon cœur.

## LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

## I

## ZIGZAGS

*Un voyageur pressé à un barbier espagnol.*

—Mon ami, veuillez me raser!

*Le barbier, qui fume sa cigarette, se penche légèrement et examine son client :*

—Voyons! Oh! ça peut encore aller jusqu'à demain.

\* \* \*

*Pamphile.*—A Marseille, il n'y a qu'étré bons matelots; mon cousin Jacques, mon frère Zan et You!

*Marius.*—Et Marius, le prends-tu pour un parisien?

\* \* \*

*Brasseur, qui vient de mourir, à Baron.*—Dis, sais-tu le moyen de reconnaître la nationalité d'un homme, rien qu'en lui offrant un bock?

*Baron.*—Sais pas.

*Brasseur.*—C'est bien simple pourtant; tu introduis délicatement une mouche dans la bière et tu attends...

*Baron.*—Comprends pas encore...

*Brasseur.*—L'Anglais dit au garçon: "Ao garçon, remportez le bock!" Le Français, lui, retire la mouche et boit le bock; l'Allemand avale le bock et la mouche!

\* \* \*

Le maréchal ferrant est homme qui fait un travail de cheval au pied levé.

\* \* \*

## QUATRAINS SANS PRÉTENTION

*Sur un vieux brave*

L'invalidé qui fait escale  
Sent chaque jour sa force choir,  
Puisque ce n'est qu'au linge sale  
Qu'il puisse jeter son mouchoir.

\* \* \*

## PROVERBE-FABLE-EXPRESS

*Sur un tripot*

On y voit des hommes, des femmes,  
Remplis de passions infâmes,  
Jetant sur l'or leurs yeux hideux.

*Moralité :*

Jouer et s'amuser, c'est deux.

CALCHAS.

## II

RAVAU D'ERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES  
(Pour le SAMEDI)

*Dialogue entre le père et la mère d'une fille à marier :*

*Le père.*—Nous avons encore dépensé deux cents piastres cette année, pour n'arriver à aucun résultat.

*La mère.*—Hélas! pas un jeune homme ne nous a demandé la permission de faire la cour à notre fille!

*Le père.*—Et cependant, nous avons conduit Eva tous les soirs au théâtre.

*La mère.*—Et même dans des concerts de bienfaisance où je m'ennuyais à mourir. La dernière semaine, je croyais cependant que tu en tenais un.

*Le père.*—Un quoi?

*La mère.*—Un gendre! bonté divine!... Je n'ai pas besoin de mieux spécifier, puisqu'il n'y a que cela qui nous occupe. Ce grand jeune homme brun était très aimable avec nous; il faisait souvent ta partie de dame, et il regardait notre fille avec des yeux si tendres. Je crois qu'il ne déplaisait pas à Eva... Puis, un beau matin, on ne l'a plus revu.

*Le père.*—Parbleu!... je le crois bien!

*La mère.*—Tu connais le motif de sa disparition?

*Le père.*—Je suis payé pour le connaître, ou plutôt j'ai payé.

*La mère.*—Explique-toi.

*Le père.*—Il m'a emprunté cinquante piastres.

*La mère.*—Et tu les lui a donnés?

*Le père.*—Certainement; parce que je croyais tenir celui qui me débarrasserait de ma fille.

*La mère.*—Mais c'est un filou!

*Le père.*—A l'heure qu'il est, il n'y a pas à en douter.

*La mère (soupirant).*—Ne pas caser sa fille, dépenser deux cents piastres en voyage, et être volés de cinquante piastres, quel guignon!

\* \* \*

*A un examen sur la botanique, le professeur montre au candidat une feuille de tabac :*

—Quel est le nom de cette plante? lui demande-t-il.

Silence du candidat.

—Mais, voyons donc! vous en prenez tous les jours, s'écrie le professeur.

—Ah! j'y suis!... C'est de l'absinthe!...

\* \* \*

*A un conseil de révision, le président interroge un conscrit :*

*Le président.*—Avez-vous des infirmités à faire valoir pour être exempt du service?

*Le conscrit.*—Oui, à peu près; mon père a eu la goutte à cinquante ans, et vous savez que c'est héréditaire.

\* \* \*

Achilles L... passe pour un homme qui ne dit pas toujours la franche vérité.

L'autre jour, j'interrogeais son frère relativement à un voyage qu'il fit dans l'intérêt de sa santé.

—Eh bien! lui dis-je, votre frère est revenu de voyage. Il n'est pas mort en route.

—Je ne sais pas, répondit-il, je ne le lui ai pas encore entendu dire.

\* \* \*

Un jeune commis d'une maison d'épicerie de gros passe l'examen du service civil.

L'examineur, après plusieurs questions sur le chapitre des connaissances spéciales, lui demande :

—D'où tire-t-on le café?

—Oh! monsieur, lui dit en rougissant le commis, je ne puis répondre à cette question; c'est le secret de la maison! Que dirait le patron?

\* \* \*

Une jeune fille d'un caractère hautain, demeurant dans la rue X... entre un jour dans un magasin de cette ville, et tout en examinant les divers articles disséminés çà et là sur les comptoirs, elle demande d'un ton arrogant :

—Je voudrais acheter cinq verges de ruban couleur... je ne dirai pas couleur *fraise-térasée*, car ce serait m'exprimer d'une manière triviale; mais couleur... *fraise-térapoutie*. En avez-vous? Eclats de rire en arrière.

AGUE ERAITE.

Lévis, Novembre 1890.

## COMMENT ON TUE UNE CLIENTÈLE

*Jeune mère.*—Monsieur Bonbeuf, voilà mon plus jeune; il n'a que quatre semaines; faites-moi le plaisir de le peser.

*Bonbeuf (boucher et distrait).*—Avec plaisir madame; avec ou sans les os?

## UNE RICHE IDÉE

*Mme Bouleau.*—Notre fête languit, Narcisse, la conversation traîne; que pourrions-nous bien faire pour amuser nos invités?

*M Bouleau.*—Je ne sais; à moins que nous ne quittions le salon pendant quelques minutes! Ça leur donnera une chance de parler contre nous.

## COMMENT ON SAUVE UN NAVIRE DES GLACES

—Eh bien, dit Colingsby, je vais te narrer comment le vaisseau a été sauvé. Mademoiselle Redington et moi, nous étions sur le pont, lorsque le bâtiment donna sur un banc de glace. Je ne la connaissais pas très bien, cette demoiselle, mais je l'aimais sans le lui dire. Au moment du choc, elle fut poussée violemment dans mes bras.

—Très excitant, fit Polingsby, mais comment cela sauva-t-il le bâtiment?

—Oh! répondit Colingsby, rien de plus aisé. La glace était brisée; et elle est devenue ma femme.

## LE OUBLI BIENFAISANT

*Homme de chantier à confesse.*

*Curé.*—Avez-vous encore volé des poulets, depuis votre dernière promesse solennelle?

*Homme de chantier.*—Oh! non, je n'ai pas volé le plus petit poulet.

*Curé.*—Aucune dinde?

*Homme de chantier.*—Oh! non, je ne me suis même pas approché d'un dinde, depuis ce jour.

*Curé.*—C'est bien, mon ami, je suis heureux d'apprendre cela; priez et persévérez.

*Homme de chantier (après avoir franchi le seuil de l'église).*—Bonhomme de sort! (sortant une couple de canards de dessous son paletot) s'il avait pensé à cette volaille-là, j'étais perdu.

## LE DÉVOUEMENT FÉMININ



... L'idée d'être obligée de porter des toilettes de bal par cette horrible température de l'automne! Je suis revenue de la soirée, transie, gelée, malade. Oh! Ces hommes! Ils ne savent pas les sacrifices que nous faisons pour eux..." (Extraits d'une lettre de Delle X... à son amie de concert.)

LES EXIGENCES SOCIALES



*Le mari.*—Veux-tu bien me dire pourquoi tu paies une servante 812 par mois, si tu persistes toujours à faire son ouvrage ?

*La femme.*—Pour empêcher les voisines qui la voient de dire que je suis obligée de travailler à la maison.

AIMEZ LES ENFANTS

Enfants ! — Oh ! revenez ! Tout à l'heure, imprudent, Je vous ai de ma chambre exilés en grondant, Raucque et tout hérissé de paroles noires. Et qu'aviez-vous donc fait, landis à vos livres roses ? Quel crime ? quel exploit ? quel forfait insensé ? Quel vase du Japon en mille éclats brisé ? Quel vieux portrait crevé ? quel beau miss Gothique Enrichi par vos mains d'un dessin fantastique ? Non, rien de tout cela. Vous aviez seulement, Ce matin, restés seuls dans ma chambre au moment, Pris parmi ces papiers que mon esprit colore, Quelques vers, groupe informe, embryon près d'éclorre, Puis vous les aviez mis, prompts à vous accorder, Dans le peu, pour jouer, pour voir, pour regarder.

Voilà tout. Vous jouiez et vous croyiez bien faire, Belle perte, en effet ! beau sujet de colère ! Moi, je vous ai grondés, d'ad, rêveur triste et dur, Recule brusquement ma chaise jusqu'au mur, Et vous jetant ces noms dont l'encre vous nomme, J'ai dit : Allez-vous-en ! laissez-moi seul ! — Pauvre homme ! Seul ! le beau résultat ! le beau triomphe ! seul ! — jume ! Comme on oublie un mort roulé dans son linceul, Vous m'avez laissé-là, Feuille fixée sur ma porte, Hautain, grave et puni. — Mais vous, que vous importez ! Vous avez retrouvé dehors la liberté, Le grand air, le beau pare, le gazon souhaité, L'eau courante où l'on jette une herbe à l'aventure, Le ciel bleu, le printemps, la servine nature, Ce livre des oiseaux et des bohémien, Ce poème de Dieu qui vaut mieux que les miens, Ou l'enfant peut cueillir la fleur, strophe vivante, Sans qu'une grosse voix tout à coup l'épouvante ! Moi, je suis resté seul, toute joie ayant fui, Seul avec ce pédant qu'on appelle l'encre. Car, depuis le matin assis dans l'antichambre, Ce docteur, né dans Londres, un dimanche, en décembre, Qui ne vous aime pas, ô mes pauvres petits, Attendait pour entrer que vous fussiez sortis, Dans l'angle où vous jouiez il est là qui soupire Et je le vois bâiller, moi qui vous voyais rire ! Tout m'ennuie, et je pense à vous. En vérité, Vous partez, j'ai perdu le soleil, la gaieté, Le bruit joyeux qui fait qu'on rêve, le délire De voir le tout petit s'aider du doigt pour le lire, Les fronts pleins de candeur qui disent toujours oui, L'éclat de rire franc, sincère, épanoui, Qui met subitement des perles sur les lèvres, Les beaux grands yeux naïfs admirant mon vieux Sévres, La curiosité qui cherche à tout savoir, Et les condés qu'on pousse en disant : Viens donc voir !

Oh ! certes, les esprits, les sylphes et les fées Que le vent dans ma chambre apporte par bouffées, Les gnomes accroupis là haut, près du plafond, Dans les angles obscurs que mes vieux livres font, Les lutins fauiliers, mais à la longue échime, Qui parlent dans les coins à mes vases de Chine, Tout l'invisible essaim de ces démons joyeux, A dû rire aux éclats, quand là, devant leurs yeux, Ils vous ont vus saisir dans la boîte aux clauches Ces hexamètres nus, boiteux, difformes, gauches, Les traîner au grand jour, pauvres hiboux fâchés, Et puis, battant des mains, autour du feu penchés, De tous ces corps hideux soudain tirant une âme, Avec ces vers si laids faire une belle flammie !

Espérez radieux que j'ai fait envoler, Oh ! revenez ici chanter, danser, parler, Tantôt, groupe folâtre, ouvrir un gros volume, Tantôt courir, pousser mon bras qui tient ma plume, Et faire dans le vers que je viens retoucher Saillir soudain un angle aigu comme un clocher Qui perce tout à coup un horizon de plaines. Mon âme se réchauffe à vos douces haleines ; Revenez près de moi, souriant de plaisir, Bruire et gazouiller, et sans peur obscurcir Le vieux livre où je lis de vos ombres penchées, Folles têtes d'enfants ! gâtés effarouchés !

J'en conviens, j'avais tort, et vous aviez raison, Mais qui n'a quelquefois grandi hors de saison ? Il faut être indulgent, nous avons nos misères. Les petits pour les grands ont tort d'être sévères. Enfants ! chaque matin, votre âme avec amour S'ouvre à la joie ainsi que la fenêtre au jour. Beau miracle, vraiment, que l'enfant, gai sans cesse, Ayant tout le bonheur, ait toute la sagesse ! Le destin vous caresse en vos commencements ; Vous n'avez qu'à jouer et vous êtes charmants. Mais nous, nous qui pensons, nous qui vivons, nous sommes Hargneux, tristes, mauvais, ô mes chers petits hommes ! On a ses jours d'humeur, de déraison, d'ennui, Il pleuvait ce matin, il fait froid aujourd'hui, Un nuage mal fait dans le ciel tout à l'heure A passé. Que nous veut cette cloche qui plectre ? Puis, on a dans le cœur quelque remords. Voilà Ce qui nous rend méchants. Vous suez tout cela, Quand l'âge à votre tour ternira vos visages, Quand vous serez plus grands, c'est-à-dire moins sages.

J'ai donc eu tort. C'est dit, Mais c'est assez punir, Mais il faut pardonner, mais il faut revenir. Voyons, faisons la paix, je vous prie à mains jointes. Tenez, crayons, papiers, mon vieux compas sans pointes Mes laques et mes grès, qu'une vitre défend, Tous ces hochets de l'homme envoyés par l'enfant, Mes gros chimois ventrus faits comme des concombres, Mon vieux tableau, troué sous d'antiques décombres, Je vous livrerai tout, vous toucherez à tout ! Vous pourrez sur ma table être assis ou debout, Et chanter, et traîner, sans que je me récrie, Mon grand fauteuil de chêne et de tapisserie, Et sur mon banc sculpté jeter tous à la fois Vos jouets anguleux qui déchirent le bois !

Enfants, vous dont la vie est faite d'espérance, Enfants, vous dont la joie est faite d'ignorance, Vous n'avez pas souffert et vous ne savez pas, Quand la pensée en nous a marché pas à pas, Sur le poète morne et fatigué d'écrire, Quelle douce chaleur répand votre sourire ! Combien il a besoin, quand sa tête se rompt, De la serénité qui luit sur votre front ; Et quel enchantement l'enivre et le fascine, Quand le charmant hasard de quelque coin voisin Où vous vous chattez sous un arbre penchant, Mêlé vos joyeux cris à son douloureux chant !

Revenez donc, hélas ! revenez dans mon ombre, Si vous ne voulez pas que je sois triste et sombre, Pareil, dans l'abandon où vous m'avez laissé, Au pêcheur d'Étretat, d'un long hiver lassé, Qui m'élite appuyé sur son conde, et s'ennuie De voir à sa fenêtre un ciel rayé de pluie.

VICTOR HUGO.

HABITUDES DIFFICILES

*Ère petite douceureux.*—Je ne m'occupe pas du tout de vieillir ; même cela me plairait assez d'avoir de beaux cheveux blancs ; mais je ne puis me faire à l'idée de devenir laide.

*Ère petite d'accueilleuse.*—Par exemple ! j'aurais cru, ma chère, que tu avais eu le temps de l'accoutumer à cette idée.

LUBRIFICATION GASTRONOMIQUE

*Madame (sèchement).*—Pat, vous avez oublié quelque chose dans le panier ; où sont les deux pâtés de foie gras ?

*Pat (cocher).*—Connais pas ; je n'ai rien touché sauf les deux espèces de petites boîtes avec du lard dedans ; je les ai pris pour graisser les essieux quand nous avons monté la côte.

ARGUMENT IRRÉFUTABLE

*Conducteur, en colère et une main sur la corde de la sonnerie.*—Payez ou descendez.

*Sans le Sou.*—La statistique démontre clairement que le coût pour arrêter un train, savoir la perte de vapeur, de temps, frictions des freins et usure des lisses, est de 85.00. Si vous avez l'audace de voler les actionnaires de ce chemin de ce montant, pour satisfaire une rancune personnelle, je vous dénonce au président.

CHACUN PAR SON NOM

A la gare de Calumet :  
*Premier voyageur (à son voisin).*—Entends-tu la sonnette du souper ? On dirait qu'elle fait : *gredin, gredin !*  
*Deuxième voyageur.*—Précisément : c'est l'appel nominal.

RARA AVIS

*Mme Boulette.*—Elle m'agace cette demoiselle Coletmonté ; parcequ'elle écrit dans les journaux elle se croit un génie. Il n'y a rien en elle que du vent et de la plume.  
*Mme Tototte.*—Comme vous avez raison, chère amie ; elle a même *un nom de plume*.

QUESTION SÉRIEUSE

*Suites d'un accident de chemin de fer :*  
*Victime.*—Docteur, blessé comme je le suis, croyez-vous que je puisse recouvrer...  
*Docteur (pensant avoir entendu dire : la santé).*—Certainement.  
*Victime (pensant à l'indemnité).*—Combien dans votre idée.

GARANTIE COMPLETE

*Cliant.*—J'ai bien un parapluie à faire arranger, mais qui me garantit que vous me le rapporterez ?  
*Marchand.*—N'ayez pas peur, je demande toujours plus pour un raccommodage, que ce que je puis obtenir pour un parapluie neut.

UN CHIEN DISCUTABLE

*Alice (20 ans de mariage).*—Et trouvez-vous, ma chère, le mariage aussi agréable que vous l'espérez ?  
*Hélène (naïve et six mois de mariage).*—Ce serait charmant sans le chien du voisin. Cette vilaine bête aboie tous les soirs et ce pauvre Henri est si nerveux qu'il est obligé de rester à son club jusqu'à deux et trois heures du matin, pour ne pas entendre cet atroce animal.

UNE GROSSE AFFAIRE

Abraham Lincoln aimait à raconter une anecdote dont le héros était un grand gaillard de soldat qui se rendait à Washington pendant la dernière guerre. Cet individu appelle un frotteur de bottes.  
 A la vue des bottes énormes étalées devant lui, le gamin se met à crier de toutes ses forces à un confrère de l'autre côté de la rue.  
 —Traverse donc vite, Jimmie, et viens m'aider. J'ai un contrat pour l'armée.

LES BEAUTÉS DE LA LOGIQUE



*Professeur.*—Le langage articulé est le trait caractéristique de l'homme. Quand un bœuf dit : "Je suis un bœuf," il ne l'est déjà plus, c'est un homme.

## SURPRISE GÉNÉRALE

*Grosfarceur.*—Voici votre mari qui arrive Mme Candeur, nous allons lui faire une petite surprise ; Mme Grosfarceur et moi nous allons nous cacher derrière ce rideau et vous lui direz que ses invités ne sont pas encore arrivés.

*Entre M. Candeur.*

*Mme Candeur.*—Justin, nos invités ne sont pas encore venus, je crains bien qu'ils ne viennent plus à cette heure.

*M. Candeur (avec joie).*—En voilà une chance ! Le reste se devine facilement.

## INTERVENTION INTEMPESTIVE

Deux individus se disputent et font tant de tapage qu'ils réveillent un petit chien dormant tranquillement près d'eux, et qui se met à aboyer de la manière la plus furieuse. Un vieux professeur qui savoure, à son aise, une bonne tasse de thé, pendant la chicane, finit par perdre patience et allonge un maître coup de pied au chien, en s'écriant :

—Mais, tais-toi donc, petit imbécile ! tu n'es pas plus long qu'eux sur la question.

## ÉCHAPPÉ BELLE

Tout était prêt, la mariée était à l'église, seul le fiancé se faisait attendre. Enfin, un messager arrive et annonce que... le futur venait d'être écrasé par le train No. 8 au passage à niveau No. 6.

Un mois après celle dont le bonheur—ou le malheur—avait été coupé par une locomotive, disait à son amie la plus intime : "Crois-tu que je l'ai échappé belle, quand je pense que je pourrais être veuve aujourd'hui."

## ETUDES DE MŒURS

## LE POKER

**LE CLUBMAN.**—Fétard entêté, mais nostalgique. Joue d'une manière absurde et sans aucune méthode. Ignore la relance, mais met son point d'honneur à tenir impassiblement tous les coups, quelles que soient ses cartes. S'imagine de la sorte jouer un "jeu d'enfer."

bénéfice. Pour ne pas effaroucher vos partenaires, vous faites une piastre.

—Une piastre, plus cinq ! riposte froidement le voisin. Etes-vous curieux ? Voyez les cinq piastres, mais ne relancez pas, surtout. Car le voisin tient un carré d'as.



I

*Le perdant de la soirée.*



III

*Le monsieur qui a quatre as et feint l'embarras pour recarter.*

## RONDE POKER

Quand on veut jouer au poker  
Il faut attendre un sort précaire.

Vous goûtez parfois d'une amer  
Qui n'est pas de l'apothicaire  
Quand on veut jouer au poker.

Car dédaignant un gain vulgaire  
Des messieurs, à l'équivoque air,  
Ont tôt fait de vous pick-poker  
Quand on veut jouer au poker.

Joueur dangereux, à cause de son estomac, si on ne le connaît pas. Mais sert de vache à lait à un tas de malins qui lui enfilent la forte culotte, en le complimentant sur son irréprochable tenue.

DANS UN CAFÉ, dans un cercle douteux, vous avez accepté de jouer un petit poker avec des messieurs de vous inconnus. Après quelques escarmouches de *blind* sans importance, on se trouve en face d'un *pot* rondelet. Vous avez en main quatre dames et, vous escomptez déjà le

**LE GAGNANT.**—Sa partie terminée, on s'interroge l'un l'autre : "Connaissez-vous ce quidam ?... —Moi ! pas du tout !...—Alors vous croyez que ?...—Hum ! hum ! on ne sait pas...—Le fait est qu'il a eu des tirages vraiment fantastiques... —Il a un air qui ne me revient pas...—Puis, voyez-vous, je n'aime pas les gens qui jouent avec des lunettes...—Des lunettes à branche d'or, s'il vous plaît !...—Enfin, on ne sait pas !..."

On ne sait pas. On ne saura jamais.



II

*(Le joueur absurde.)*

—Moi je ne monte jamais de côte.



IV

*(Après la partie.)*

—C'est un raseur, cet animal-là. Quel est son nom ?



V

—Diviser ? No, sir.

**LE CLUBMAN FIN DE SIÈCLE.**—Le poker ! Il en savoure la perversité, la traîtrise. Il aime ce jeu, qui se présente avec des airs bon enfant et qui

tout à coup met des partenaires face à face, en posture de duellistes. D'ailleurs, joueur intéressant, mais pas assez naïf. Considère le jeu comme une aventure dont il faut exiger le rendement maximum. Dédaigne tous les trucs et met son génie à chercher le coup énorme. S'il a en mains quatre carreaux dont l'as et l'as de trèfle, il jettera sans hésitation cette dernière carte pour tirer le floche, s'il y a beaucoup d'argent sur la table et de parieurs engagés dans le coup. Il n'ouvrira jamais un pot, même et surtout s'il tient un beau jeu, afin de se réserver pour la relance. Jubile quand un relanceur l'a précédé.

Avec un peu de veine gagnerait énormément. Il n'a pas de veine.



VI

—J'ai mis cinq piastres, venez-vous ?

M. SYSTÈME.—En escrime, on l'appellerait bricoleur. Connaît et pratique tous les trucs, toutes les ficelles, même quand elles sont contradictoires. Se donne un mal infini pour masquer son jeu en prenant des cartes, et ne rend pas compte que sa perplexité, à chaque tirage, trahit souvent son point. Tenant un brelan, demanderait-il une ou deux cartes ? S'il en prend deux on devinera son point ?... mais peut-être supposera-t-on qu'il tire une paire et un as ? En n'en prenant qu'une on croira à deux paires, ou à sa séquence, ou à la floche, ou au terrible carré ? D'autre part, comme on néglige de changer les cartes après chaque coup, en tirant sur trois on a bien plus de chance de tirer la paire qui fera la foule ?

Réfléchit longuement et finit par s'abandonner à l'inspiration.

LE MONSIEUR QUI A LU EDGAR POE et qui croit que toute la science du poker réside dans la psychologie. Po-sède, prétend-il, des indices pré-

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

La brune et gracieuse Emma, de la "Fourmi", à son ami X. Y. Z.

—Sais-tu quand on peut dire à un homme qu'il ressemble à un pain ?

—Quand il a des croûtes !

—Non, c'est quand, après être resté levé longtemps, il se "rassit".

A propos du froid :

—Rien n'est mauvais, cher ami, comme de se tenir constamment les mains dans les poches pour les réchauffer...

—Et les pieds ?

—Et les pieds également... répond l'ami distrait.

Harpagon revient du cercle ; il trouve l'antichambre dans une obscurité complète.

—Comment ! Baptiste, pas de lumière...

—Monsieur le marquis m'a dit, hier, qu'il ne fallait pas brûler la chandelle par les deux bouts ; mais il a oublié de me dire par quel bout il fallait l'allumer !

Au restaurant :

—Garçon ! ce thé est bien faible !

—Monsieur n'ignore pas que la faiblesse est un excès de bonté.



VII

—Non, je la garde. Donnez m'en deux. (Il a trois culots.)

ceux qui parfois le font entrer avec une paire de deux et passer avec un brelan d'as. Avant de dire "cinq piastres de mieux" énerve ses partenaires par des cogitations et des supputations interminables.

En général, quand il tient une main pleine, il bat triomphalement les deux paires de son voisin. S'il perd, cas fréquent, il en accuse cette part stupide de hasard inhérente aux jeux les plus psychologiques.

Il n'a pas son pareil pour bloffer à faux.



VIII

—Je la tire dans le milieu.

Au Romollot Club, quelqu'un demande à l'excellent Guibolard s'il a de la chance dans les loteries.

—Non, répondit-il, je ne gagne jamais

—Est-ce que vous avez pris souvent des billets ?

—Jamais un seul. Vous comprenez que ça n'encourage pas.

Au jardin d'acclimation, un enfant apercevant un dindon qui accourt à lui pour avoir du pain, se jette effrayé dans les jambes de son père.

—Comment ! lui dit le papa, tu as peur d'un dindon et tu en as mangé hier ?

—Oui, répondit l'enfant, mais celui là n'est pas assez cuit.

On présente à la maîtresse de la maison un jeune docteur en médecine de vingt-six ans environ, mais qui en porte à peine vingt.

—Comment, Monsieur, si jeune et déjà docteur ?

Le médecin s'incline en souriant :

—Aussi, Madame, je ne soigne que les tout petits enfants !

On parle d'un récent et retentissant procès :

—Oui, s'écrie quelqu'un, il faut savoir mépriser les lettres anonymes.

Champoireau, sentencieusement :

—Ça dépend de qui elles viennent.

LA GRAINE DU BEAU

AUX MAÎTRES AIMÉS

J'ai cru longtemps que les pensées  
Ne germaient qu'au fond des grands bois,  
Sans les branches entrelacées  
Où le silence a tant de voix.

J'ai cherché leur divin sourire  
A travers les sentiers perdus,  
Et j'ai cru qu'il allait me dire  
Des mots de moi seule entendus.

Mais là, sur la mousse tapie,  
Dans un norme engourdissement,  
La pensée était assoupie  
Comme la Belle au bois dormant.

Et quand sous ma douce caresse  
Elle ouvrit ses beaux yeux de fleur,  
Je m'aperçus avec tristesse  
Qu'ils avaient perdu leur couleur.

Je vis que son frère consage  
Dans l'ombre s'était aminci :  
Ce n'était qu'une fleur sauvage,  
Qui me fixait d'un air traqué.

Demeure où le soleil l'éclaira  
Me disait ce regard profond,  
Ici-bas tout est solitaire :  
L'être isolé n'est pas fécond.

Si tu veux qu'un souffle t'inspire,  
Va le chercher dans les jardins  
Où la pensée ardente inspire  
L'effluve des germes divins,

Où partout dans l'azur voltige  
La graine impalpable du Beau,  
Où le sauvageon sur sa tige  
Va greffer un arbre nouveau,

Où dans un fraternel échange  
Après parfums, fraîches senteurs,  
Tout se confond et se mélange,  
Bouquet aux multiples saveurs.

Là, dans ce grand concert d'arôme,  
Là, sous cette clarté d'en haut,  
Dans l'air que la pensée embaume,  
C'est là que la pensée cédait !

II

Sur ces fleurs immortelles  
Va parfumer tes ailes,  
Papillon créateur !  
Poète, amant des âmes,  
Sur les pages en flammes  
Va réchauffer ton cœur !

A la coupe du livre  
Bois ce sucre qui t'enivre,  
Comme le vin nouveau  
Dont la mousse odorante  
Monte, fusée ardente,  
De la lyre au cerveau !

Que la forme du maître  
T'imprègne et te pénètre  
De son charme profond,  
Et que ton vers s'y coule  
Comme en un nouveau moule  
Le vieux bronze se fonde !

Soldat de l'art sublime,  
Regarde vers la cime  
Et sois prêt à l'assaut !  
Car dans ce monde en marche  
Le Beau n'est qu'une marche  
Pour le chercher plus haut !

Car tout monte et gravite,  
Et jusqu'en cet orbite  
Que l'Infini étire,  
Le soleil se déplace,  
Et nous guide en l'espace  
Au but... jamais atteint.

BARONNE D'OTTENFELS.

DEMANDE D'ARGENT

Une histoire qui est entrain de faire le tour du monde, se chuchotait dernièrement dans un salon canadien. Il paraît qu'un noble français grand ami des d'Orléans est plus prodigue de belles paroles que de bon argent. Lors des dernières élections un agent royaliste lui demanda sa souscription.

—Je suis prêt à répandre mon sang pour Sa Majesté, répond solennellement le noble.

—C'est possible, mais nous n'avons pas l'intention de partir une fabrique de boudins, riposte l'agent.

## CHACUN SON MÉTIER



Propriétaire du chien. — Mon chien a mordu madame ! Comment vous en témoignez mon regret ?  
Vieux monsieur poli. — Ne parlez donc pas de ça. Moi, j'aime ça, un chien qui est chien.

## L'ORAGE

## I

C'était au bourg de Pilhoël, un des plus sauvages de la côte de Bretagne, presque farouche dans son encadrement de hautes roches violettes dont les crêtes déchiquetées s'ensanglantent au soleil couchant, avec la mer à ses pieds, tour à tour rampante comme une bête domptée, ou furieuse et poussant ses haves sonores jusqu'au seuil des maisons.

Cinquante maisons, au plus, toutes habitées par des pêcheurs, à l'ombre d'une église en ruines dont la cloche fêlée faisait peur même aux mouettes.

Il n'est en France, au bord de l'Océan surtout, si humble village qui n'ait sa perle de beauté. Ce n'était pas mentir que d'appeler ainsi Jeanne, la plus jolie fille de Pilhoël. Son beau teint de vierge avait, en effet, les blancheurs nacrées de la perle, et tout disait, en elle, cette origine qui, dans la fable grecque, donne la vague pour berceau à la Beauté.

Tout, en elle, évoquait, en effet, l'image de la mer natale dont la clameur avait bercé ses premiers sommeils : la profondeur mystérieuse et attirante de son regard et la transparence de sa prunelle ; le flot lourd et tumultueux au moindre souffle de sa belle chevelure dorée ; ses lèvres qui semblaient faites du plus fin corail, le rythme caressant de sa faible poitrine où semblait battre l'haleine d'un reflux ; enfin, et par-dessus tout, je ne sais quelle grâce nonchalante de toute sa personne qui la faisait pareille à une vague ondulante dans sa belle robe bleue lamée d'argent. Il n'était pas jusqu'à son oreille mignonne qui n'évoquât la vision d'une de ces jolies coquilles roses aux volutes intérieures, luisantes et harmonieuses.

Elle avait seize ans, et celui qu'elle aimait avait quatre ans de plus qu'elle. Un beau gars aussi et qui, également, sentait couler un noble sang dans ses veines. Quelque chose de recueilli était dans ses moindres gestes, et une mélancolie hautaine donnait une impression très particulière à sa physionomie.

Qu'est-ce qui séparait donc ces deux êtres si bien faits pour unir leur existence laborieuse et résignée ? La misère qui leur était commune. Tous deux étaient orphelins, en effet, et, tout enfant, Lohic avait dû servir sur les bateaux, n'ayant gagné qu'un peu plus tard de quoi en acheter un lui-même, et quel bateau ! Le plus vieux et le plus maltraité par la mer de la petite flotte. Quant à Jeanne, c'était la vieille tante Mathurine qui l'avait élevée, avec infiniment de tendresse, mais aussi en se promettant bien de ne lui laisser épouser qu'un homme qui assurerait l'aisance à sa propre vieillesse. Car il y a tou-

jours un fond d'égoïsme dans nos dévouements.

Cet homme, elle l'avait déjà choisi sans en rien dire : c'était Mathias, le pilote le plus considéré d'ailleurs de tout le bourg par ses compagnons de pêche. Un rude homme, en effet, avec son visage hâlé et ses mains de bronze, plein de verdure encore malgré ses cinquante ans, ayant vu souvent la mort en face, lui ayant arraché bien des victimes, ayant fait quelque fortune d'ailleurs et se sentant assez à l'aise pour abandonner enfin son périlleux métier. Il avait vu Jeanne tout enfant, l'avait fait autrefois danser sur ses deux genoux, l'avait regardé grandir avec une croissante et affectueuse sollicitude. Et la vieille Mathurine, qui avait la madrerie naturelle aux paysans de la mer comme aux autres, avait deviné que le pilote était amoureux de cette fleur de grâce lentement épanouie sous ses yeux.

Mais Mathias n'était pas un fou et, lorsqu'il songeait à son âge, il riait de lui-même et redevenait paternelle avec la jeune fille qui n'avait rien deviné, l'innocente, du combat où se déchirait cette âme, cependant solide, de vieux marin. Elle était toujours, elle, la même avec lui, naïvement et parfois cruellement charmante, l'admirait, mais à la façon dont on vénère les patriarches, et promenant ses jolis doigts fuselés dans les premières boucles grises de la chevelure inculte du muet soupirant.

Elle était toute à sa tenresse pour Lohic et, sachant que sa tante s'opposerait à son mariage avec lui, elle avait résolu de demeurer fille plutôt que d'être la femme d'un autre. Elle le lui avait juré, un soir qu'il se désespérait, tous deux s'étant rencontrés, comme par hasard, sur la falaise, sous un beau rayon de lune se brisant, sur la mer, dans un éclaboussement d'or ; à une de ces heures mystérieusement douces aux amants, où leurs cœurs semblent s'ouvrir plus grands aux confidences solennelles, où leurs âmes se noient délicieusement dans le même concert d'abandon et de sincérité. Elle lui avait même mis au doigt un anneau, en souvenir de sa promesse, un pauvre anneau de cuivre, mais que monseigneur l'évêque avait béni à la dernière confirmation.

— Je suis devant Dieu ta fiancée, lui avait-elle dit d'une voix où vibrât tout son être, et la mort seule pourra séparer ma pensée de la tienne !

Et tous deux avaient pleuré, l'âcre saveur des larmes qui leur coulaient au bord des lèvres se mêlant aux salins effluves qui montaient de la vague et des algues roulées. Et lui aussi, ayant cueilli une fleur sauvage un peu plus loin, dans la lande qu'une haute nappe de granit rugueux interrompait, l'avait donnée à la jeune fille qui, entre deux feuillets de son méchant livre d'heures, l'avait posée tout près d'une image de la Vierge portant cette épigraphe : *Avr, maris stella !* Et les regards mouillés de Jeanne s'étaient élevés

vers une étoile dont un pleur de pitié semblait aussi faire trembler la paupière d'or aux rayons pareils à de longs cils.

## II

Or, il y avait eu fête ce matin-là à Pilhoël. Le pilote Mathias avait pris solennellement sa retraite. Il avait dit adieu à la flottille qu'il commandait. Ses anciens compagnons, pour lui faire honneur et en reconnaissance des services rendus, avaient organisé maintes réjouissances nationales. Dès l'aube on lui était venu jouer du tambour et tirer des coups de feu sous sa croisée. Puis les fillettes lui avaient apporté un gros bouquet, que lui avait remis Jeanne, ce qui avait fait rougir d'aise, comme une pivoine, la face du vieux matelot. Enfin on avait bu à sa santé le meilleur cidre, mis tout exprès en cruchons depuis plusieurs mois, et les bouchons avaient sauté, des panaches d'écume montant aux goulots et descendant majestueux dans les verres vite remplis. On avait ensuite chanté à la gloire du pilote.

Lohic n'avait pas été des moins empêchés auprès de lui. Il avait pour Mathias une admiration enfantine mêlée d'une confiance sympathique. Combien de fois n'avait-il pas été tout près de lui confier sa tendresse pour Jeanne et de lui demander un conseil ! Avouez qu'il aurait bien choisi son confident ! Mais pouvait-il supposer un seul instant que le vénérable Mathias !... A vingt ans on trouve que les gens de cinquante sont de véritables Mathusalem ! Ah ! comme j'ai changé d'avis, à ce sujet, après avoir été comme tout le monde !

On était en septembre, et les premières heures du jour avaient été particulièrement radieuses. Le soleil s'était levé sur l'Océan dans une buée vite consumée par ses rayons, et s'était envolé, comme les dernières fumées d'un incendie, dans une clarté rose.

L'air était tiède, trop chaud peut-être pour la saison, à peine salé, mais chargé de parfums vivifiants, le souffle nourricier de la bête immense qui respire le long de la terre et la réchauffe des battements de son cœur.

Très joyeusement donc, on défait les voiles le long des mâts pavloisés pour la circonstance, quand un souffle inattendu et un peu rude les souffleta à peine déployés, cependant qu'une vapeur violette s'élevait à l'horizon, se précisant bientôt en une longue lame d'ardoise, frangée de rouge, et s'élargissant oblique comme un couteau sombre dont l'azur du ciel serait coupé.

— Il y aura une tempête tout à l'heure ! fit Mathias. Enfants, prenez garde à vous !

— Hein ! comme vous avez bien fait de quitter le métier, mon bon Mathias ! lui coula doucement à l'oreille la tante Mathurine.

Jeanne, elle, regardait tristement Lohic, ajustant, de son mieux, le long du bois déchiqueté, la toile grossière et trouée par place qui allait l'emporter comme une aile blessée.

Jamais il ne s'était senti aussi complètement désespéré. Aussi, quand, passant auprès de lui durant que sa tante était rentrée chercher sa tabatière pour offrir à Mathias une prise parfumée, Jeanne avait enfin pu lui dire :

— Ne pars pas, mon Lohic, je t'en supplie.

Il n'avait trouvé que cela à lui répondre :

— Ah ! laisse-mi ! je voudrais mourir !

## III

— Prends mon meilleur bateau, petit, lui avait dit Mathias avec une rude tendresse dans l'accent.

Mais, pour la première fois, le gars avait remarqué les assiduités de Mathias auprès de Jeanne et de quels yeux éperdus il la couvait. Il répondit donc d'une voix sèche :

— Merci, je n'en ai pas besoin.

Et, sous un dernier regard plein d'angoisse de la bien-aimée, il avait sauté sur les planches mal jointes d'où l'eau avait giclé, jaillissant par les fentes et accrochant déjà des perles aux filets jetés à l'avant et sur lesquels se penchait la voile grise aux longues déchirures noires. Le vent, qui s'était décidément levé, coucha dans le même sens toutes les embarcations qui se releverent du même coup, ployées en sens contraire par un terrible caprice de ce souffle despotique.

On filait ferme, et les voiles disparurent bientôt, une à une, dans les vapeurs violacées de l'horizon, ne semblant plus que les ailes fuyantes de mouettes effarouchées.

Mathias et Mathurine étaient rentrés dans la maison de celle-ci qui avait décidé, à grand'peine, le pilote à venir prendre chez elle un dernier pichet de cidre. Car elle ne savait vraiment quelle câlinerie inventer pour se bien faire venir du seul neveu qu'elle ambitionnât dans ce pays si lointain des rives du Pactole. Le moment lui avait d'ailleurs semblé excellent pour lancer ce qu'on appelle un ballon d'essai. Le vieux matelot venait de renoncer à la mer. C'était le vrai instant pour prendre femme. Jeanne était la plus jolie fille de Pilhoël ; Mathias en était le plus riche pêcheur.

Jeanne, pendant cet entretien où il était si fort question d'elle, était demeurée sur la plage, fouillant d'un regard inquiet et humide l'horizon de plus en plus sombre et dont le rideau d'ombre avait fini par envahir presque la totalité du ciel. Un éclair la déchira tout à coup, au lointain, comme un coup de faux rasant la surface d'un vert sombre de la mer. Un grondement insensible l'avait suivi à long intervalle. L'orage était encore loin.

Mais elle en sentait déjà les branlements et la colère dans son cœur. Le jour était devenu très bas. De larges gouttes d'eau rayaient l'espace et tombaient lourdement sur le sable qu'elles teignaient de gris. Un nouveau zigzag de feu passa dans l'air, qui se doubla dans l'eau profonde, et la voix de la foudre le suivit immédiatement, comme se hâtant vers cette porte de l'enfer subitement ouverte dans le ciel. Jeanne poussa un cri d'angoisse.

— Il faudrait peut-être aller voir, fit Mathias à Mathurine en vidant un dernier verre de cidre à la santé de Jeanne.

— Bah ! bah ! restez donc ! fit dame Mathurine en le retenant.

Comme une envolée de pigeons voyageurs regardant le pigeonier, pressés l'une contre l'autre, blanches et grandissant rapidement, les voiles pêcheurs apparurent au fond, toutes couchées sur l'eau, fuyant sous la tempête. Bientôt les barques devinrent distinctes. Un troisième coup de tonnerre avait amené toutes les femmes et tous les enfants affolés sur le rivage, anxieux et perçant des yeux cette étendue redoutable. Mathias, malgré Mathurine, était accouru aussi, et une singulière anxiété se montrait sur son rude visage. Ceux-ci, puis ceux-là, poussaient des cris de soulagement et de joie en reconnaissant les leurs. Le vent vint en aide au courage des matelots. Un souffle puissant jeta toute cette flottille en péril sur la plage.

Ce furent des baisers, des étreintes, des sanglots de joie, un choc d'amis éperdus se retrouvant et se fondant. Une voile seule était en arrière. Un lambeau de voile sur un radeau, toutes les bordures de la barque ayant été brisées et un homme se débattant contre cette toile qui le soufflait, contre les éclats de bois qui lui menaçaient la tête, contre les assauts du flot submergeant cette épave. Jeanne avait reconnu Lohic et, toute pâle, les mains crispées, se sentait mourir.

— Il est perdu ! fut le cri de tous.

— Un seul homme pourrait le sauver ! s'écria un pêcheur.

— Mathias seul pourrait lutter contre une mer pareille ! s'écria un autre.

Mathias avait déjà jeté sa veste à terre. Il allait s'élançer dans sa propre barque.

— Malheureux ! je vous le défends ! hurla Mathurine en s'accrochant à la chemise du pilote.

— Mathias ! Mathias ! répétaient toutes les voix.

Mathias jeta un regard sur Jeanne. Il est des heures solennelles, mystérieuses où le langage ne sert plus de rien, où les âmes se comprennent dans le silence, où les cœurs s'ouvrent, muets, mais lisibles comme des livres grands ouverts. La jeune fille s'approcha du pilote et lui dit si bas que nul autre que lui ne l'entendit ;

— Sauvez-le, et je suis votre femme !

Car ce regard, ce seul regard, dans un tel instant, lui avait révélé la passion du pilote.

D'un robuste mouvement, Mathias envoya

rouler la vieille Mathurine, un morceau de toile déchirée demeura entre ses mains crispées. Un bond dans une barque encore toute grée. Un coup de gouvernail, un grand sillon d'écume derrière ; sur la plage un cri d'angoisse et d'admiration.

L'orage se déchainait plus furieux toujours ; les poitrines haletaient. La barque de Mathias avait atteint l'épave, sous une grande furie d'écume qui couvrait par instants les deux embarcations. Deux hommes mêlés dans une même silhouette noire se découpant sur ce fond d'un gris tumultueux. C'est Mathias qui tient Lohic évanoui. La double silhouette se penche, l'ombre d'un seul homme se relève.

Mathias a couché celui qu'il vient de sauver dans son propre bateau, et maintenant à la côte ! Un coup de gouvernail, un grand sillon d'écume derrière. Un instant encore et le sauveur dépose sur le sable violemment secoué Lohic qui n'a pas repris ses sens.

## IV

Six semaines après, — c'est le droit du contour de faire ainsi, à travers le temps, de rapides voyages, — c'est chez Mathias que Lohic, recueilli par son sauveur, a lentement recouvré la raison, que l'émotion trop forte lui avait un instant ravie. Après bien des jours de délire, durant lesquels on désespérait de le sauver, la connaissance de toute chose est revenue dans son esprit, mais dans son cœur aussi une inguérissable tristesse.

Dame Mathurine n'a pas souffert que Jeanne vint le voir une seule fois. Et, ce qu'il n'aurait jamais supposé, Mathias n'a pas cherché à transgresser ce cruel arrêt. Il a paru du même avis que la vieille dame. C'est que, dans ses rêves de malade, le pauvre Lohic avait si souvent répété le nom de Jeanne et avec de telles tendresses désespérées dans la voix, que le pilote craignait d'avoir compris qu'entre eux il était quelque tendresse. Jeanne, qu'il voyait tous les jours, chez sa tante, semblait cependant tout à fait décidée à tenir sa promesse. Elle avait laissé officiellement demander sa main à Mathurine et regardait celle-ci, sans protester le moins du monde, travailler à son trousseau.

La jeune fille écoutait les projets de bonheur du vieux pilote, sans lui répondre, mais avec un sourire vague sur les lèvres qu'il pouvait prendre pour un consentement. Un jour qu'elle pria au moment où il entra, elle laissa tomber de son livre d'heures une fleur fanée. Mathias se baissa pour la ramasser et pour la lui rendre, mis vivement elle l'avait devancé et jalousement avait enfoncé la relique dans son corsage.

Mais le vieux marin avait vu son mouvement.

— Qui vous avait donné cette fleur ? lui demanda-t-il, inquiet sans se rendre compte.

En fille qui ne sait pas mentir, elle répondit :

— C'est Lohic

Et comme un regard d'angoisse avait passé aux yeux du pilote, elle ajouta :

— Dieu ne défend pas de se souvenir.

Mathias n'insista pas, mais un doute terrible était entré dans son cœur.

En reprenant sa place, une heure après, au pied du lit de Lohic convalescent, il dit au jeune homme :

— Que me répondrais-tu, Lohic, si moi, qui t'ai sauvé la vie, je te demandais quelque chose en retour ?

— Je vous répondrais, Mathias ; ma vie est à vous. Disposez-en donc quand il vous plaira.

Après un silence pénible et un tremblement dans la voix, le pilote reprit :

— Je ne t'en demande pas tant, petit. Donne-moi seulement ce méchant anneau de cuivre que tu portes toujours au doigt.

Lohic eut un sursaut sur son lit et devint tout pâle.

— Ça ! jamais, dit-il avec une colère dans le regard.

— C'est donc Jeanne qui te l'a donné ? reprit Mathias d'une voix étouffée de douleur.

— Pourquoi me le demander puisque vous le savez ? répondit Lohic en fermant les yeux, cette émotion ayant épuisé ses forces.

Le pilote se leva ; les yeux pleins de larmes, il baisa le front du jeune homme qu'une façon de sommeil avait repris. Il écouta son souffle et s'assura qu'il dormait.

— Pardon ! murmura-t-il.

Puis, dans un coin de la chambre, devant un crucifix délabré, il s'agenouilla, demandant à Dieu de lui donner du courage. Rasséréné, une admirable résignation au front, il coiffa son lourd béret de laine, et reprenant le chemin de la maison de Mathurine qu'il trouva cousant, avec frénésie, une robe blanche :

— Eh bien, le trousseau sera-t-il bientôt prêt ? dit-il d'un ton presque rude pour vouloir être trop gai.

— Vous êtes bien pressé maintenant, maître Mathias, répondit la vieille. Pour quand vous le faut-il donc ?

Très simplement, cette fois, sur le ton admirable du sacrifice, le pilote répondit, en regardant Jeanne :

— Mais pour quand Lohic sera guéri !

ARMAND SILVESTRE.

## UN DES GRANDS PLAISIRS DE LA VIE SUPPRIMÉ



Grace. — Comme ça doit être ennuyeux d'être curé !

Ida. — Je ne vois pas. Cet excellent homme a l'air d'être tout-à-fait content de son sort.

Grace. — Allons donc ! Condamné à porter la même mode toute sa vie !

## CE QU'UN REGARD PEUT VOULOIR DIRE



I Tu crois que je vais  
gobier cela ? Psh !!!

II —En voilà une affaire !  
Quelques égratignures.  
C'est moi qui vais lui en  
sacrer une, la première fois  
que je le rencontrerai.

III C'est à papa qu'il  
faut demander cela.

IV —J'en e homme,  
quand tu auras mon âge,  
tu t'envelopperas bien,  
toi aussi.

V —Ne viens donc pas,  
mon papa est plus riche  
que le tien ; là !

VI —Pas coupable, votre  
Honneur !



VII C'est bien, monsieur,  
mon avocat vous enverra de ses  
nouvelles.

VIII Quatre as contre ma  
foule ! C'est ma chance.

IX —A cause que ta petite  
sœur a la rougeole, ne fais  
donc pas le fanfaron !

X —Si je veux prendre un  
cocher ? Merci je ne prends  
plus rien.

XI —Si j'ai mal aux  
dents ? C'te bêtise !

XII Oui, c'est moi qui  
vous le dis, madame ;  
je vous laisse dans  
quinze jours, vite et pis  
dru.

## PINCEE DE CONSEILS

## LES EMPOISONNEMENTS

On appelle poison toute substance assimilable qui, en pénétrant dans l'organisme par absorption, provoque rapidement la maladie ou la mort. On dit qu'une substance a été absorbée lorsqu'elle a pénétré dans la circulation du sang, soit par inhalation, soit par inoculation.

Ce n'est pas ici le lieu de faire une théorie non plus qu'une classification des poisons ; mais nous pourrions induire de ce qui précède que, dans les cas d'empoisonnements, il faut agir le plus promptement possible, car il est évident que les contre-poisons ne peuvent avoir d'effet qu'autant qu'ils peuvent atteindre le poison ingéré dans les organes digestifs. Une fois absorbé et intronuit dans la circulation, les antidotes ne peuvent en avoir raison. Néanmoins la prudence commande, en l'absence du médecin, de provoquer l'expulsion du poison par des vomitifs ou de faire prendre au malade des substances susceptibles de masquer les propriétés de l'agent tonique ou d'en empêcher l'absorption, telles que le lait, le blanc d'œuf, l'huile d'olive, etc.

Nous allons donc passer en revue, les principaux poisons, en indiquant pour chacun d'eux le traitement à suivre en attendant l'arrivée du médecin qu'il faut toujours mander au plus vite.

**Phosphore.**—On en reconnaît la présence à l'odeur d'ail des vomissements. Faire vomir avec de l'eau salée (1½ once par pinte d'eau). Administrer ensuite des boissons émoussantes, *excepté l'huile.*

**Arsenic.**—C'est généralement sous la forme d'acide arsénieux qu'il est ingéré. Faire vomir d'abord, comme ci-dessus. Administrer un diurétique composé de ¼ once de sel de nitre par pinte d'eau. Puis du vin chaud et ramener la circulation et la chaleur par tous les moyens possibles, frictions, applications de laine chaude, etc.

**Vert-de-Gris.**—Nourriture refroidie dans des ustensiles de cuivre mal étamés. Administrer des blancs d'œufs délayés dans l'eau.

**Sels de plomb,** ou empoisonnements saturnins, reconnaissables aux vomissements et aux coliques caractéristiques. Le vin contenant de la litharge, le blanc de céruse qui sert dans les arts et dans

certaines fards en est souvent de la cause. Souvent un liseré bleuâtre se montre au bord des gencives. Donnez au malade du sulfate de magnésie à la dose de ¼ à ½ d'once par verre d'eau et faites boire une forte décoction de racine de guimauve, dont vous ferez prendre aussi des lavements.

**Émétique.**—On peut s'empoisonner en en prenant une dose trop forte. Donnez décoction d'écorce de chêne (½ once par pinte).

**Narcotiques.**—Contre les narcotiques, qui sont l'opium et ses dérivés, tels que la morphine, la codéine, le laudanum, etc., la belladone, la tête de pavot, la morelle, la jusquiame, après avoir fait vomir donnez une préparation de tannin (¼ de gros par pinte d'eau), puis un lavement purgatif. Ensuite, de quart d'heure en quart d'heure, du café très fort et de la limonade alternativement. Entretienir la chaleur et soutenir les forces du malade. Si l'empoisonnement a lieu par l'opium et ses dérivés, il faut doubler la dose ordinaire d'émétique.

**Narcotiques aëres.**—Si l'empoisonnement a lieu par l'absorption de ciguë, de digitale, de rue, de tabac ou de colchique, il faut suivre le traitement suivant : d'abord vomitif composé de ¼ à ½ once d'émétique avec ¼ gros d'ipéca dans un quart de verre d'eau, puis purgatif composé de ¼ once d'émétique avec 1½ once de sel gris et lavement purgatif. Après l'effet de cette médication, donnez des boissons acides, et entretenez la chaleur et les forces.

Si l'on agit de combattre l'empoisonnement par la noix vomique ou la strychnine dont les symptômes sont raideur et renversement du cou en arrière, suffocations et convulsions, il faut administrer un vomitif et un purgatif et faire respirer du chloroforme avec précaution.

**Acide prussique ou cyanhydrique.**—Lorsqu'il n'a pas été pris par ou en quantité suffisante pour agir d'une manière foudroyante, il peut être combattu par des moyens assez simples. Il suffit de placer sous le nom du malade un flacon d'eau ammoniacale, ou mieux d'eau légèrement chlorée, en même temps qu'on lui arrose la tête, la nuque et le visage avec de l'eau glacée. C'est le traitement indiqué par Orfila.

**Champignons vénéneux.**—Nous commencerons par conseiller à nos lecteurs de s'abstenir de champignons sauvages, pour se contenter de champi-

gnons de couches. Les erreurs sont trop fréquentes et la conséquence en est trop terrible pour qu'on s'y expose en échange d'un médiocre plaisir. Faisons toutefois une exception en faveur de la morille très facilement reconnaissable.

Les symptômes de l'empoisonnement par les champignons sont coliques douloureuses, vomissements, diarrhée, mouvements convulsifs, soit et souvent délire. Les effets se manifestent depuis quatre jusqu'à vingt-quatre heures après l'ingestion.

Faire vomir avec un émétique et si l'on n'obtient pas un résultat, répéter la dose. Puis un purgatif avec 2 onces d'huile de ricin et des lavements purgatifs. Faire boire de l'eau sucrée avec quelques gouttes d'éther et soutenir les forces par des stimulants : thé additionné de rhum, etc.

## SECOURS DANS LES ATTAQUES D'APOPLEXIE

En attendant le médecin qu'on doit mander immédiatement, il ne faut pas perdre une minute et commencer par les soins suivants : débarrasser le malade des vêtements trop serrés, le transporter avec le moins de secousses possibles dans un lieu convenable aéré, d'une température fraîche, loin du bruit et garanti contre une lumière trop vive ; maintenir la tête et la poitrine élevées, la tête découverte ; si le malade est à jeun ou a digéré, appliquer des sinapismes aux jambes, à la partie interne du mollet et aux cuisses ou bien bains de pieds rendus très excitants au moyen de l'eau bouillante, du vinaigre, de cendre ou de tarde ; appliquer sur la tête des compresses imbibées d'eau froide ou de glace pilée.

Ces premiers soins terminés, si le médecin n'est pas arrivé, saignées à l'anus et continuation du traitement.

## REMEDE CONTRE LE FROID AUX PIEDS

Si l'on doit faire une marche pénible dans la neige ou par un très grand froid, il faut s'enduire les pieds de graisse bien propre, à défaut avec une pommade quelconque ou de l'huile. L'usage des bas et des chaussettes de laine est recommandé.

Si au contraire on est obligé de rester immobile ou à peu près dans un milieu très froid, on se trouvera bien de saupoudrer ses bas ou ses chaussettes à l'intérieur avec de la farine de moutarde. Avoir soin que cette farine ne soit pas éventée.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LA CHASSE AUX MILLIONS

## SECONDE PARTIE

(Suite.)

La lune, qui vient de se lever éclaire le camp, et ses blancs reflets font rougir les feux.

Tout à coup le clairon sonne, et l'ordre est donné de se rassembler devant la tente de M. de Lincourt.

Aussitôt les chefs de compagnie réunissent hommes et femmes, ainsi que le comte l'a recommandé, et au bout de cinq minutes tout le monde se trouva au centre du bivouac, devant la tente du chef.

Il s'agit, a fait dire M. de Lincourt, d'une importante communication.

Comme on peut se l'imaginer, cette ordre ainsi motivé a vivement excité la curiosité.

M. de Lincourt parut, accompagné du colonel d'Eragny et du baron de Senneville.

Le chef de la caravane est sérieux, grave, solennel même.

Le blanc rayonnement de la lune qui l'éclaire en plein semble ajouter à sa pâleur naturelle.

Son attitude ordinairement froide, est superbement imposante et majestueuse ; et dans ce moment, par cette nuit claire, elle fait naître dans l'esprit l'idée de quelque apparition surnaturelle.

Le comte fit quelques pas hors de sa tente et ordonna de faire ranger toute la troupe en demi-cercle.

Le mouvement fut rapidement exécuté.

Puis on écouta dans un profond et religieux silence.

Le chef de la caravane parut se recueillir un moment, puis d'une voix claire et vibrante :

— Camarades, dit-il, vos efforts et votre courageuse persévérance vont recevoir leur récompense.

— Nous touchons au *Secret*.

— Demain, chacun pourra contempler l'inépuisable source de sa propre fortune.

— Vos regards seront éblouis !

— Vos esprits seront confondus !

Après un court silence, le comte, étendant le bras dans la direction de l'est, reprit :

— Vous avez vu dans la journée les montagnes qui bornent l'horizon de ce côté ! Vous les distinguez encore mieux maintenant qu'elles se découpent en noir dans le ciel...

— Vous apercevez, entre deux pics élevés qui semblent le garder, ce cône tronqué aux pentes presque verticales, au sommet coupé net et formant plateau ?

— C'est là !

Tous les yeux suivaient les rapides indications du comte.

A mesure qu'il parlait, le ravissement se peignait sur les visages, l'espérance et la joie gonflaient les poitrines.

Et quand il prononça les mots :

— C'est là !

Un long frémissement courut dans les rangs il y eut un doux murmure de satisfaction semblable au bruissement des feuilles agitées par une légère brise d'été.

Puis le silence redevint profond et M. de Lincourt reprit :

— Au delà de ces montagnes, c'est le grand océan Pacifique, limitant notre territoire.

— Remarquez que je dis *notre territoire*, fit-il en insistant.

— Car depuis hier nous voyageons sur nos propres domaines.

— Voici la preuve de ce que j'avance."

Le comte, dépliant un parchemin qu'il tenait à la main, se découvrit en lisant ces premiers mots :

*République des Etats-Unis d'Amérique.*

M. de Senneville et le colonel ôtèrent également leur casquette de chasse, et ils furent imités par la caravane entière.

Ces hardis chasseurs, ces audacieux trappeurs, ces courageux squatters, ces infatigables pionniers, la tête nue, la poitrine opprimée, le cœur plein d'espérance, saluèrent le non du gouvernement qu'ils respectaient tous et écoutèrent avec recueillement.

Le comte lut :

— Le Président de la République, en vertu d'une loi votée par le Sénat, concède au "citoyen de Lincourt et à la caravane qu'il commande toute la partie du territoire" avoisinant la montagne du Nid-de-l'Aigle "dans un rayon de vingt milles.

— Le dit comte de Lincourt et les siens, "agissant à leurs risques et périls, ne sont "tenus à aucune obligation envers le gouvernement de la République."

Le comte ayant cessé de lire, une immense acclamation retentit, un cri s'échappa de toutes poitrines :

— Vive les Etats-Unis !

Cependant M. de Lincourt reprit son discours dès que les acclamations eurent cessé :

— Je vous ai promis la fortune à tous, je vous renouvelle aujourd'hui cette promesse.

— Ne vous étonnez de rien.

— Ayez confiance en moi.

— Les obstacles les plus dangereux sont écartés : ceux qui restent ne sont plus que d'insignifiantes difficultés.

— Nous les surmonterons, car tout est prévu.

— Je ne vous demande que l'obéissance, la soumission absolue.

— Dès demain vous aurez compris, et avant huit jours vous saurez au moyen de quelles combinaisons j'ai assuré le succès de notre entreprise.

— Patience donc, confiance et travail !

— La fortune est à ce prix."

Le comte cessa de parler.

Les vivats et les acclamations éclatèrent aussitôt.

— Vive le commandant !

— Vive l'Amérique !

Ce fut pendant cinq minutes un tapage d'enfer.

L'enthousiasme exalta toutes les têtes : on avait besoin de crier, de manifester sa joie d'une façon bruyante.

Enfin M. de Lincourt fit rompre les rangs et rentra sous sa tente.

Presque tout le monde l'imita.

La journée avait été rude et chacun avait besoin de repos.

Le lendemain matin, tout le monde se trouva sur pied avant la sonnerie du réveil.

Quand M. de Lincourt sortit de sa tente, il trouva les attelages prêts.

On avait hâte de partir.

A mesure que l'on avance, les montagnes que l'on avait aperçues à travers le bleu de l'air se dessinent plus nettement. Elles prennent une teinte gris sombre ; leurs pentes se hérissent de rochers, se zèbrent de noires crevasses.

Après trois heures de marches, on rejoignit l'avant-garde, stationnant au pied de cette montagne au sommet coupé qui avait été désignée par le comte dont tout le monde reconnaissait la forme particulière.

Le comte fit ranger le convoi sur une partie de terrain assez élevé au pied de la montagne et dominant la plaine.

De ce campement, on découvrait à une grande distance, et il était impossible de se trouver surpris.

D'un autre côté, la caravane était en quelque sorte adossée à une série de hautes collines infranchissables dont la mer venait battre et miner le pied.

Dans cette situation, d'ailleurs provisoire le convoi, s'il venait à être attaqué, se trouvait dans d'excellentes conditions de défense.

Quand tout fut disposé selon son gré quand il eut donné des instructions pour la construction d'ouvrages de terre destinés à abriter l'artillerie, M. de Lincourt, à la tête d'une nombreuse compagnie de squatters et de trappeurs, se mit en marche pour contourner la montagne.

Cette colonne était suivie de quelques mulets chargés d'outils et de divers ustensiles dont Grandmoreau avait fait choix.

On avançait assez facilement sur un sable rouge et compacte.

De temps en temps le chemin qui contourne en spirale les flancs rocheux de la montagne s'élargit, la pente s'adoucit, et l'on se trouve sur des espèces de plateformes où la roche forme dallage.

Il y a déjà une heure que l'on a quitté la caravane, et l'on est toujours engagé entre deux murailles de grès d'un rouge sombre...

Tout à coup le ciel se découvre et l'horizon grandit.

La troupe entière se trouve sur un large plateau appuyé contre le flanc nord de la montagne.

Là plus de barrière pour le regard.

Un immense cri d'admiration s'échappe de toutes les poitrines.

Et cette vive impression ressentie par les trappeurs est pleinement justifiée par la magnificence du paysage qui se déroule autour d'eux.

Du côté sud, le *Nid de l'Aigle* hérissé de rochers bizarrement superposés et dont le sommet s'est sensiblement rapproché.

Entre cette montagne et le plateau où sont arrivés les trappeurs, un large précipice s'ouvre béant et noir : il semble opposer un obstacle infranchissable à tous ceux qui tenteraient d'aller à la découverte du *secret* de Grandmoreau.

À droite, l'océan Pacifique dont les flots verts comme l'émeraude se confondent dans un lointain brun avec le bleu foncé du ciel.

Et plus près, là, au pied des hautes falaises, viennent se briser sur le roc avec fracas éclatant les lames qui déferlent en volutes écumeuses.

À gauche, encore la mer, mer terrestre aux flots ondoyant, mais fixes, aux vagues verdoyantes et immobiles.

C'est la savane et ses solitudes profondes que bornent la montagne aride ou les forêts sombres.

C'est l'espace parcouru, c'est l'obstacle franchi, c'est le danger passé.

Longtemps les trappeurs restèrent sous le charme de cette contemplation.

Ils ne sortirent de leur extase qu'à la voix de M. de Lincourt.

— Il faut pourtant dit le comte, ne pas perdre notre temps à admirer ce merveilleux panorama.

— Le moment d'agir est venu.

— A l'œuvre donc, et que bientôt, parvenus au sommet de cette montagne, le *Secret* du Trappeur n'en soit plus un pour personne."

Comme nous venons de le dire, le plateau sur lequel se trouvait rémis les trappeurs était séparé du pied de la montagne à gra-

par une crevasse d'environ 90 pieds de largeur, et au fond de laquelle grondaient sourdement les eaux d'un torrent qui vraisemblablement prenait sa source dans les profondeurs souterraines du désert et allait se perdre dans la mer au pied des hautes falaises.

—Il s'agit, continua le comte, de franchir cette crevasse.

A cette déclaration, tous les regards se portèrent sur M. de Lincourt, et la même expression de surprise et de désappointement put se lire sur tous les visages.

Evidemment on considérait le voyage extrêmement périlleux, ou même comme impossible.

Sans-Nez, qui était de cet avis, ne manqua pas de manifester ses doutes.

—Franchir une simple crevasse, ça s'est vu, dit-il.

—Mais prendre son vol et passer au-dessus d'un pareil précipice, ça ne se verra pas encore aujourd'hui.

Et s'adressant à Grandmoreau :

—Tu as déjà passé de l'autre côté, toi ? lui dit-il.

—Mais oui, répondit le Trappeur avec un sourire légèrement railleur.

Et j'espère bien y passer encore.

—Alors, s'écria le Parisien, je maintiens ce que j'ai déjà supposé.

—Tu avais un ballon, où il t'était poussé des ailes, car je ne vois pas d'autre moyen.

—Il en est un pourtant, interrompit le comte, et je charge Grandmoreau de vous l'indiquer.

—Vous passerez donc tous à l'aide de ce moyen.

Pendant ce temps je vais rejoindre la caravane et la faire monter sur ce plateau où je veux qu'elle soit campée avant la nuit.

Puis, ayant désigné dix hommes pour l'accompagner, M. de Lincourt ajouta sur un ton d'autorité qui commandait l'attention :

—Dès que vous aurez franchi cette crevasse, je vous défends formellement de faire du feu, de fumer et même de battre le briquet.

—Je vous recommande également de ne pas tirer un coup de carabine sans y être contraints par une absolue nécessité.

Cet ordre donné, le comte s'éloigna avec M. de Senneville et son escorte.

—Cré matin ! fit un squatter, c'est d'un noir là-dedans !...

—Je pense qu'un faux pas pourrait mener loin.

—Parbleu ! dit un autre, je croirai que l'on peut faire la traverse quand je l'aurai vu de mes yeux.

—Eh bien ! vous allez voir ça de vos yeux, messieurs les incrédules ! fit Grandmoreau avec la plus parfaite assurance.

Et, longeant le bord du précipice, il parut chercher un endroit favorable pour l'exécution de sa tentative.

Les trappeurs et squatters suivaient tous ses mouvements avec intérêt, mais l'expression de chaque visage était significative ; elle disait clairement : Il va faire une folie ; il lui est impossible de réussir, de quelque manière qu'il s'y prenne.

Seul, Tomaho ne paraissait pas douter des affirmations et de la réussite du Trappeur.

Sans-Nez avait même remarqué que chaque fois que Grandmoreau parlait, le géant l'approuvait du geste ou de la voix.

Le Parisien voulut savoir d'où venait cette confiance de Tomaho.

Il l'interrogea.

—Il me semble, lui dit-il, que tu en sais long sur toute cette affaire !

—Pourquoi ne parles-tu pas plus franchement ?

—Je crois que nous sommes arrivés à un moment où tu peux te dispenser de faire du mystère.

Le géant, abandonnant sa gravité habituelle, eut un sourire railleur.

—Je n'aime pas les paroles inutiles et je suis moins bavard que mon frère, dit-il.

—Mais je peux satisfaire sa curiosité.

Sans-Nez écouta avidement, et plusieurs trappeurs s'approchèrent pour mieux entendre les paroles qu'allaient prononcer le géant.

—Si notre ami a déjà franchi ce précipice pour aller au *Secret*, dit-il pourquoi ne passerait-il pas une seconde fois ?

Admettons qu'il ait fait ce tour de force impossible, dit Sans-Nez : mais comment s'y est-il pris ?

—Je ne sais pas, répondit simplement Tomaho,

Je puis dire seulement qu'il n'est pas difficile de passer, puisque moi-même je suis allé de l'autre côté.

—Toi ? s'écria le parisien tandis qu'un murmure d'incrédulité circula dans le groupe des trappeurs qui refusaient de croire à cette allégation du géant.

—Alors tu as vu le secret ?

—Je l'ai vu, fit le géant toujours souriant en voyant l'émotion qu'il produisait.

—Tu n'as donc rien deviner reprit Sans-Nez.

—Tu connaissais le secret depuis longtemps

—Depuis trois fois douze lunes, répondit Tomaho.

—Et tu n'en as jamais rien dit ?

—Tu n'as pas pensé à t'emparer de ces richesses immense dont on nous assure l'existence ?

Le géant haussa les épaules et répondit avec une dédaigneuse pitié :

Je n'ai pas besoin de richesses.

—Et je ne savais pas que la... chose que j'ai vue fût si précieuse.

—Quelle chose ? demandèrent en même temps Burgh et Sans-Nez.

Avant de répondre, le géant interrogea du regard Grandmoreau.

Celui-ci fit signe de se taire.

—Mes frères connaîtront cette chose ce soir soir même ou demain, dit-il alors.

—Qu'ils prennent patience.

—Le *Tombeau des secrets* ! s'écria Sans-Nez avec un geste de dépit.

—Pas moyen d'en tirer un mot, de ce grand animal-là !

—Nous qui étions assez bêtes pour croire qu'il avait deviné le secret de Tête-de-Bison !

—Il savait tout... depuis trois ans !

—Et il n'en a jamais soufflé mot... !

—Faut-il qu'il soit bien bouché ce cacique !

—By God ! je ne l'aurais jamais cru ! fit John Burgh.

—Aôh ! non, jamais cru, jamais, jamais !...

—Il faut voir et entendre des chose pareilles pour y croire, ajouta Bouléreau.

Cependant Tomaho, se renfermant dans un silence absolu, laissa bavarder les trappeurs.

Il suivit avec intérêt les préparatifs fort simples, mais qui finirent pourtant par attirer l'attention générale.

Après quelques minutes d'hésitation, le Trappeur parut avoir fait choix d'un emplacement convenable.

Il s'arrêta sur un point culminant qui formait une sorte de cap s'avancant de quelques mètres au-dessus du vide.

De cet endroit il examina attentivement le bord opposé de l'abîme ; puis, ayant sans doute trouvé ce qu'il cherchait, il recula de quelques pas, déboula son sac de chasse et en tira un lasso mexicain.

Il déroula cette ligne corde de soie dont chaque bout se terminait par une balle de

plomb, et qui était assez solide pour arrêter net, dans sa course, le plus fort taureau sauvage.

Cette corde, longue de quarante mètres au moins, représentait, un volume à peine gros comme le poing.

Ayant fait un large nœud coulant à l'un des bouts de son lasso et le tenant à la manière des vaqueros mexicains, Grandmoreau fit une vingtaine de pas en arrière.

Sur son ordre, tout le monde s'écarta.

Il prit aussitôt son élan.

Le lasso tournoya dix secondes au-dessus de sa tête et le nœud coulant, maintenu et dirigé par la balle de plomb, passa au-dessus du précipice et alla se fixer à la pointe d'une roche saillante sur l'autre bord.

Grandmoreau tira sur la corde dont une extrémité lui était restée dans la main gauche.

Le nœud coulant se fixa plus fortement à la pointe du rocher.

D'unanimes applaudissements accueillirent l'heureuse tentative du Trappeur.

C'était un véritable coup de maître.

Le plus habile vaquero des pampas mexicains n'aurait pas mieux réussi.

Sans-Nez qui avait applaudi comme les autres ne voyait pas, non plus que personne, le côté utile et pratique du résultat obtenu.

—Bravo ! s'écria-t-il.

—C'est admirablement lancé, et je n'en ferais pas autant.

—Mais je me demande à quoi pourra bien servir cette ficelle ?

Grandmoreau, à qui s'adressait nécessairement cette question, s'approcha du Parisien, se planta devant lui, bien en face, le regard dans les yeux et lui dit avec une visible impatience :

—Maitre Sans-Nez, tu commences à m'embêter avec tes réflexions !

—Tu joues un rôle d'imbécile ou tu deviens idiot.

—Tous ces airs de douter de ma parole ne me vont pas, et si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas blaguer à tort et à travers sans te donner la peine de réfléchir.

Sans-Nez allait répondre à cette sortie ; mais Grandmoreau l'interrompit au premier mot.

—Imite-moi dans tout ce que tu vas me voir faire, dit-il ; je ne t'en demande pas plus.

—D'abord tu vas remarquer que mon lasso, que tu appelles une ficelle, est aussi fort qu'un câble !

Et le Trappeur, ayant appelé quatre hommes, leur commanda de tirer de toutes leurs forces sur la corde de soie.

Le lasso se tendit et résista.

—Bien ! fit Grandmoreau.

—Le nœud coulant est solidement fixé, c'est tout ce que je voulais savoir.

—Maintenant il ne s'agit plus que d'attacher ce bout par ici.

—Bon ! voici une roche élevée parfaitement convenable.

—En donnant plus de hauteur de ce côté, tout n'en ira que mieux.

—Trois tours et un nœud comme ça, pas de danger !

Les trappeurs regardaient faire Grandmoreau avec une curiosité inquiète.

On ne savait pas encore au juste quel était son projet ; mais on craignait de le deviner et on redoutait pour lui le fatal résultat que pouvait amener une folle imprudence.

Quand il eut terminé, Grandmoreau, parfaitement calme, jeta un regard de l'autre côté du précipice, se passa au cou son sac de chasse, mit sa carabine en bandoulière et s'enveloppa les mains avec deux épais morceaux de cuir en disant :

—Maintenant, en route!

—Camarades! regardez-moi faire et vous verrez que le voyage n'est pas si difficile que vous le croyez."

Tout le monde comprit alors que l'audacieux trappeur allait traverser l'abîme en se suspendant à cette corde grosse comme le petit doigt.

Des murmures se firent entendre.

Et ces mots: Folie! imprudence! témérité! furent prononcés...

Tout à coup un profond silence s'établit: les regards ont une anxieuse fixité; les cœurs battent et chacun retient son souffle.

Grandmoreau a courageusement empoigné le lasso.

Il se balance, suspendu dans le vide, au dessus du précipice.

Puis il se laisse glisser le long de la corde et, s'aidant d'un pied, il se maintient dans une position horizontale, avance lentement comme une araignée accroché à un fil et, sans aucun effort apparent, il touche enfin à l'autre bord de l'abîme.

Les acclamations joyeuses des trappeurs saluent l'heureuse tentative de Grandmoreau et aussitôt un groupe nombreux se presse autour de la roche où est fixé l'une des extrémités du lasso.

Tout le monde venait de taxer de folie l'acte de Grandmoreau: maintenant on se disputait à qui passerait le premier.

Cet étrange revirement était comique: mais un trop grand empressement pouvait causer de terribles accidents.

Grandmoreau envisagea le péril d'un coup d'œil, et d'une voix qui n'admettait aucune réplique, il commanda:

—Tout le monde à son rang!

—Chacun passera à son tour.

—Silence! je vais vous appeler un à un.

—Attention soyez prudents et garnissez-vous les mains.

—Que ceux qui craignent le vertige passent une corde solide dans le lasso et la nouent à leur ceinture!"

Cette recommandation faite, le Trappeur appela d'abord Sans-Nez.

Celui-ci se précipita sans prendre la moindre précaution.

Oubliant ses doutes et ses incertitudes, il se lança dans le vide en s'écriant:

—En route pour le Secret! il y a assez longtemps qu'on me fait droguer!

Leste comme un écureuil, le Parisien se trouva bientôt à côté de Grandmoreau auquel il adressa brutalement cette question.

—Eh bien! ce secret?

—Par quel chemin y grimpe-t-on?

Patience! fit tranquillement le trappeur qui continua l'appel de ses compagnons.

Tous passèrent successivement et sans le moindre accident.

Quand le dernier eut pris terre, Grandmoreau poussa un long soupir de soulagement en disant:

—Dieu merci! le plus fort est fait.

En ce moment, Sans-Nez Poussa un cri de surprise.

Il venait de rapprecvoir que Tomaho était absent.

Il le chercha du regard sur la rive opposée:

Personne!

—Tiens! où est donc passé le Cacique? s'écria-t-il.

—On dirait qu'il a déserté.

—Lui qui faisait le malin en prétendant que le passage était facile!

—Parbleu, observa Bouléreau, je ne voudrais pas le voir pendu à cette ficelle de soie, lui qui pèse autant qu'un bœuf.

—Je ne m'occupe pas de son poids, dit le Parisien.

—Je ne vois qu'une chose:

—A l'entendre, il devait franchir le précipice comme je sauterais par-dessus ma casquette.

—Il recule:

—Je vais joliment le blaguer!"

Et, dans cet espoir, le parisien se frottait déjà joyeusement les mains, quand Grandmoreau lui frappa sur l'épaule en disant:

—J'ai dans l'idée que tu ferais mieux de te taire et d'attendre.

—Tu sais que le cacique ne parle jamais à la légère.

—S'il a prétendu pouvoir passer, il passera, sois en sûr.

—Allons donc! fit Sans-Nez; il faudrait pour ça remplacer ton lasso par un câble, et encore...

—Tiens! le voilà! s'écria tout à coup Bouléreau.

Le géant sortant d'un ravin, apparut en effet sur le plateau et s'avança lentement dans la direction du précipice.

Tous les trappeurs l'accompagnaient du regard.

—On dirait qu'il porte quelque chose sur son épaule, remarqua Bouléreau.

—Eh! oui, je ne me trompe pas.

—C'est un arbre."

—By God! c'est un mélèze de plus de trente mètres, dit Burgh.

—On dirait le grand mat d'un bâtiment de haut bord.

—Que veut-il faire de cette arbre?"

—Une canne, probablement, fit Sans-Nez.

—Du reste, nous allons bien voir!"

Cependant Tomaho arriva sur le bord du précipice.

Alors il posa son arbre à terre, tira une hache de sa ceinture et se mit à tailler en pointe la partie inférieure du tronc.

Ce travail fut rapidement exécuté: à chaque coup, le géant enlevait des copeaux d'un demi-pied d'épaisseur.

Quand il eut terminé, il dressa son mat et se pencha au dessus de l'abîme, paraissant en examiner les parois.

Il s'arrêta à un endroit où une énorme roche formant saillie, à dix ou douze mètres de profondeur.

Il laissa alors glisser son arbre jusqu'à cette roche et en assujétit le bout pointu dans une fissure.

Puis, reculant de quelques pas, il mesura du regard la largeur du précipice et prit son élan...

Solidement cramponné à l'extrémité de son énorme perche, le géant découvrit une courbe au dessus de l'abîme, et souriant, fier d'avoir montré son adresse' il tomba sur ses pieds, dans une pose gracieuse, au milieu de ses compagnons.

Comme de juste il fut reçu avec enthousiasme.

Chacun le félicita sur sa nouvelle manière de voyager.

Cependant le soleil baissait rapidement.

Il n'allait pas tarder à disparaître dans le ciel rouge que dentelaient en noir les forêts lointaines du désert.

Le trappeur Grandmoreau et ses compagnons sont là au pied de ce cône dont le sommet aplati renferme le fameux secret.

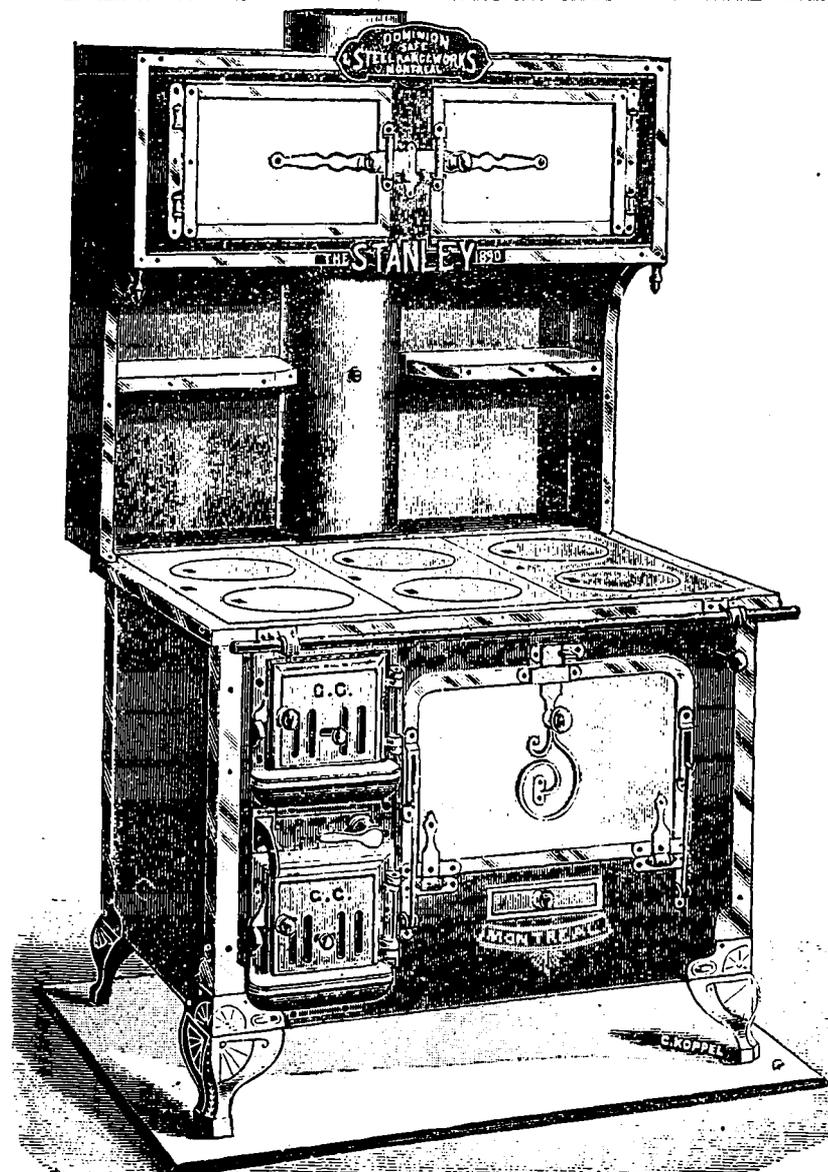
Tous attendent avec impatience l'arrivée de la caravane.

Tout à coup une sorte de bourdonnement trépidant se fait entendre.

Quelques hommes se couchent et, l'oreille au sol, ils écoutent.

—C'est le galop d'un cheval, disent-ils sans hésiter.

(A suivre.)



**GODE. CHAPLEAU**  
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier  
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Téléphone Fédéral 828.

Téléphone Bell 133.

# POUR LES VERS CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

La seule Loterie protégée par le Gouvernement

MEXICAIN

NATIONAL

LOTÉRIE

— DE LA —

CHARITÉ PUBLIQUE

ETABLIE EN 1878.

N'ayant aucun rapport avec aucune compagnie se servant du même nom.

LE PROCHAIN TIRAGE MENSUEL

aura lieu dans le

PAVILLON MAURESQUE

— DE LA —

Ville de Mexico,

JEUDI, 4 DECEMBRE 1890

LE PRIX CAPITAL ETANT DE \$60,000.

Par les conditions du contrat, la compagnie doit déposer le plein montant de tous les prix compris dans le tirage, avant de pouvoir vendre un seul billet, et recevoir le permis officiel suivant :

CERTIFICAT : Je, par les présentes, certifie que la Banque de Londres et Mexico a en dépôt les fonds nécessaires pour garantir le paiement de tous les prix qui seront gagnés au tirage de la Loterie de Bienfaisance Publique.

AGUIAR CASTILLO, Intendant.

De plus, la compagnie est tenue de distribuer cinquante-six pour cent de la valeur de tous les billets en prix — une proportion plus élevée que n'importe quelle autre loterie.

80,000 Billets à \$4.00 . . . . . \$320,000

Prix des billets, Argent américain.

Billets entiers \$4, demi-billets \$2, quarts de billets \$1.

LISTE DES PRIX

1 Prix capital de \$60,000.	fait	\$60,000
1 Prix capital de 20,000.	fait	20,000
1 Prix capital de 10,000.	fait	10,000
1 Grand prix de 2,000.	fait	2,000
3 Prix de \$1,000.	font	3,000
6 Prix de 500.	font	3,000
20 Prix de 200.	font	4,000
100 Prix de 100.	font	10,000
319 Prix de 50.	font	15,950
551 Prix de 20.	font	11,020

PRIX APPROXIMATIFS

150 Prix de \$60, approximatifs du prix de \$60,000.	7,500
150 Prix de \$20, approximatifs du prix de \$20,000.	3,000
150 Prix de \$10, approximatifs du prix de \$10,000.	1,500
700 Prix de \$20, décidés par \$60,000.	14,000

2276 se montant à \$178,500

On paie tous les prix vendus aux Etats-Unis en plein argent américain.

Faites vos remises par lettres ordinaires, contenant des mandats Money Orders, qui sont émis par toutes les compagnies d'express, ou par lettres enregistrées.

Les lettres contenant de l'argent doivent être invariablement enregistrées.

ADRESSEZ

U. BASSETTI,  
CITE DE MEXICO, Mexico.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

# THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 24 Novembre  
Après-midi et soirée.

## LA GRANDE COMPAGNIE BURLESQUE DES CREOLES

30 ARTISTES 30

Excellente troupe, costumes magnifiques, nouvelles chansons, danses, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.  
Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

The Night Owls

MAISON FONDÉE EN 1859

## HENRY R. GRAY CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122  
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

## HENRY R. GRAY CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861. — Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Letters and Documents inédits, Communications Diverses.  
PARIS : Lucien Faucher, directeur, 13 rue Cujas.  
NEW-YORK : F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Sommaire de la 935e livraison d'Nov. 1890. — TEXTE : — La fille des Bohémiens, par Mme J. Colomb. — De l'art d'aimer dans la haute lice en Italie, par Mme Barbe. — Retrouvée, par Henri Fayel. — L'exactitude est la politesse des princes, par Th. de Caer. — Une dangereuse aventure : suite de l'anglais par C. Dixon. — Chaque numéro, 40 cent.

ILLUSTRATIONS de Myrbaeh, E. Zier et Rion.  
ABONNEMENTS : Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.  
Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint Germain, Paris.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES DE MCGALE

### RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maux causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN  
2123 rue NOTRE-DAME

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.  
25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame.  
Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

## ATTRACTION SANS PRECEDENT

PLUS DE DEUX MILLIONS DISTRIBUES

L.S.L.

## LOTÉRIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

incorporé par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialement et bonne foi envers tout le monde ; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*J. J. Early*  
Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.  
R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAUX, Président State National Bank  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

## GRAND TIRAGE MONSTRE

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,  
MARDI, 16 DECEMBRE 1890.

Prix Capital . . . \$600,000

100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX :

1 PRIX DE \$600,000, soit . . . . .	\$600,000
1 PRIX DE \$200,000, soit . . . . .	200,000
1 PRIX DE 100,000, soit . . . . .	100,000
1 PRIX DE 50,000, soit . . . . .	50,000
2 PRIX DE 20,000, soit . . . . .	40,000
5 PRIX DE 10,000, soit . . . . .	50,000
10 PRIX DE 5,000, soit . . . . .	50,000
25 PRIX DE 2,000, soit . . . . .	50,000
100 PRIX DE 800, soit . . . . .	80,000
200 PRIX DE 600, soit . . . . .	120,000
500 PRIX DE 400, soit . . . . .	200,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000, soit . . . . .	\$100,000
100 PRIX DE 800, soit . . . . .	80,000
100 PRIX DE 600, soit . . . . .	60,000

PRIX TERMINAUX

1,000 PRIX DE \$200, soit . . . . .	\$200,000
3,144 Prix se montant à	\$2,150,000

PRIX DES BILLETS :

Billet Complet, \$40 ; Demis, \$20 ; Huitièmes, \$5 ; Vingtièmes, \$2 ; Quarantièmes, \$1.

Prix des Clubs : 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Envoyer tout argent par l'Express, et la Compagnie paiera les frais de port.

M. A. DAUPHIN,  
Nouvelle-Orléans, La.

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.